

a  
2



*Handwritten:*  
Christ Ernst  
Aug. 1721





U  
er  
er  
el  
r  
r  
is  
tt.  
en  
de  
at  
wa

rit  
c.  
rif  
e



EDUCATION  
— DES  
FILLES.

Par M. l'ABBE' DE FENELON.



*Suivant la Copie imprimée*

A P A R I S,  
Chez PIERRE AUBOUIN, sur  
le Quai des Augustins.

---

M. DC. LXXXVII.

*de Schaub*



## AVERTISSEMENT.

**C**Eux qui jetteront les yeux sur le Chapitre VIII. de cet Ouvrage, & sur la fin du VII. s'étonneront peut-être qu'on réimprime dans un Pais Protestant, un Livre qui semble n'être à l'usage que des Catholiques Romains, & fait exprès pour instruire les enfans des opinions de cette Eglise. Mais on a deux choses à dire là-dessus. La première est que tant s'en faut que dans notre Communion on doive fuir la lecture des Livres de Morale, où des personnes d'esprit Catholiques Romaines, tâchent d'insinuer les sentimens de leur Eglise, qu'au contraire il est utile qu'on les lise pour se confirmer dans sa Religion. En effet il n'est rien de plus propre à persuader un Protestant de l'obscurité des opinions qu'il rejette, que de voir d'un côté les preuves évidentes qu'un de ses adversaires apporte en faveur des Doctrines fondamentales, dans lesquelles ils conviennent, & de remarquer de l'autre la foiblesse des raisons qu'il allegue, pour soutenir les dogmes où ils diffèrent. Ainsi, au lieu que notre Auteur est admirable, lors qu'il montre avec combien de facilité on peut faire rettenir l'Histoire Sainte aux enfans même les plus stupides, & leur en donner une grande idée; au lieu qu'il apporte des preuves solides & concevables aux personnes les plus simples, de la distinction de l'ame & du corps, de l'existence de Dieu, de sa spiritualité & de ses autres perfections; de la création du monde,

## AVERTISSEMENT.

de l'immortalité de l'ame, du péché, de la nécessité de la Grace, des peines & des récompenses futures, &c. Il semble que sa clarté & sa solidité ordinaire l'abandonnent lors qu'il s'agit de quelque dogme particulier de l'Eglise Romaine. C'est un préjugé qui vaut une démonstration, qu'un homme aussi éclairé que M. Fenelon ne puisse soutenir les dogmes particuliers de son Eglise, que par l'autorité même de cette Eglise, qu'on est obligé de croire sur sa parole, ou du moins d'en faire semblant de peur de sentir le redoutable effet de ses menaces, si l'on manquoit d'ajouter foi à ses promesses. Il faudroit, dit nôtre Auteur, (p. 85.) poser comme le principal fondement l'autorité de l'Eglise du Fils de Dieu & Mere de tous les fidèles; c'est-elle, direz-vous qu'il faut écouter, parce que le S. Esprit l'éclaire pour nous expliquer les Ecritures. Oûi sans doute, & c'est le S. Esprit qui a dicté à l'Eglise Gallicane ou à un Prélat & un Moine qui la représentent, & qui en possèdent toute l'autorité; c'est lui, dis-je, dont les celestes rayons leur ont fait comprendre que ce passage, *contrain-les d'entrer, signifie, Envoyez des Dragons aux Huguenots, qu'on les mange, qu'on les devore, qu'on les réduise à la dernière mendicité, qu'on invente tous les jours de nouveaux tourmens pour les mettre à la raison. Si les Dragons, tout Dragons qu'ils sont, n'en peuvent venir à bout, qu'on les envoie à la Rapine, ce fameux Bourreau, dont les Busiris & les Phalaris feroient gloire d'être écóliers.*

Qu'on



## AVERTISSEMENT.

Qu'on ne dise pas que le Clergé de France n'a point de part dans ces cruautés : puis qu'il nous a menacés de ce rude traitement dans sa Lettre Pastorale ; comme on le lui a déjà reproché fort souvent. C'est par la même raison que l'Evêque d'Amiens disoit, dans un Panégyrique du Roi, intitulé Louis le Grand, quelques années avant l'expédition dragonne, qu'il falloit que nôtre supplice fut non seulement rigoureux, mais encore long & languissant, afin qu'il fut proportionné à la grandeur de nos crimes. Au moins les Evêques d'Afrique, quoi que la plupart assez malhonnêtes gens, intercédèrent auprès de l'Empereur en faveur des Donatistes, & pour adoucir les Arrêts qu'on avoit prononcés contre eux. Mais il ne s'est pas encore trouvé un Evêque de France, qui eut assez ou d'honneur ou de crainte de Dieu, pour présenter une requête à sa Majesté, en faveur des malheureux Huguenots, mille & mille fois plus mal-traités que les Donatistes. Bien loin de cela quelques-uns ont ajouté la raillerie & l'imposture à la cruauté & à la barbarie en soutenant que les Calvinistes se plaignoient à tort, & qu'on ne les avoit ramenez que par la douceur.

Mais peut-être que Messieurs du Clergé diront qu'on les accuse mal à propos, que ce n'est pas à eux à corriger la Cour, & qu'ils ne peuvent pas s'opposer aux volontés du Roi. Entendez lorsqu'il n'y a aucun profit temporel à espérer : Car s'il s'agissoit de résister à son Souverain, pour soutenir les droits du Pontife de Rome, &

mon-

## AVERTISSEMENT.

montrer que l'investiture & les revenus des Evêchez, des Abbayes & des autres grands Bénéfices qui viennent à vaquer lui appartient, on ne manqueroit pas d'Evêques, qui seroient des livres dans le cœur même de la France pour le Pape contre le Roi, qui s'écrieroient que c'est déchirer la Robe sacrée de l'Epouse du Fils de Dieu, que d'ôter au siège de Rome deux ou trois mille écus de rente; qui fouilleroient secrettement dans toutes les Archives du Royaume, pour envoyer des mémoires à sa Sainteté, & qui en seroient récompensez enfin par un Chapeau de Cardinal. Mais pour les pauvres Huguenots, qui n'ont rien à donner, & qu'il faudroit servir par un principe de vertu, on ne se va pas embarrasser de leurs affaires.

Quis enim virtutem amplectitur ipsam.  
Præmia si tollas.

En effet qu'importe à Monsieur le Curé que son Eglise se remplisse d'Hypocrites, en payeront-ils moins les dîmes? Et que lui fait cela, que cinquante mille vieux Catholiques s'accoutument à battre, à voler, à saccager, à deshonorer les filles? Tant mieux pour lui. Plus ils feront de péchez, plus ils iront à l'Offrande.

Mais s'il importe peu au Clergé de France d'agir avec plus de douceur, ou même s'il lui est utile d'être persécuteur; faut-il d'autres argumens, pour dissiper les vaines subtilitez de ceux qui défendent sa conduite. Car puis que le  
Clergé

## AVERTISSEMENT.

Clergé d'Espagne, d'Italie & d'Allemagne est tout semblable à celui de France : qui pourroit s'imaginer que de membres si cruels & si corrompus, il s'en puisse former un corps, dans lequel l'esprit de douceur habite, & qu'il éclaire de ses vives lumières jusqu'à le rendre infailible.

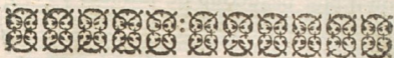
Après avoir renversé si facilement le grand principe de ces Messieurs, l'autorité de l'Eglise, phrase, qui est seule capable d'inspirer de l'horreur, lors qu'il s'agit de persuasion & de sentimens : On n'aura pas de peine à se tirer de leur autres sophismes, dont toute la force consiste dans un tour figuré. Tel est la raison que l'Auteur allegue pour prouver que le mariage est un Sacrement. Admirez, dit-il (p. 103.) les richesses de la grace de Jesus Christ qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la source du mal en santifiant la source de nôtre naissance qui est le mariage. Qu'il étoit convenable de faire Sacrement de cette union de l'homme & de la femme, &c. Qu'elle pauvreté! Est-ce ainsi que l'on prouve les fondemens & les mystères de la Religion. Il falloit alleguer des passages formels pour l'institution de ce nouveau Sacrement, comme on en a pour ceux du Baptême & de l'Eucharistie. Après cela, il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'Athées en Italie, en Espagne, & même à ce qu'on dit, en France; puisque les Catholiques les plus zélés travaillent avec tant d'ardeur à obscurcir les veritez de la Religion Chrétienne, en y mêlant les opinions particulières de leur Eglise : rien n'étant plus capable de faire

ré-

## AVERTISSEMENT.

révoquer en doute les solides raisons qu'ils allèguent quelquefois en faveur du Christianisme que la foiblesse des preuves qu'ils apportent pour donner quelque couleur à ces opinions. Ajoutez à cela que pour s'attacher à l'étude de ces controverses, ils négligent celui de l'Écriture & de l'antiquité, de la Religion & de la Morale.

Mais Mr. Fenelon n'est pas du nombre de ces derniers, & c'est la seconde chose que nous avons à remarquer pour justifier l'édition de ce Livre. Il ne faut pas avoir beaucoup de pénétration, pour sentir par la lecture de cet Ouvrage, que cet Abbé n'est pas extrêmement superstitieux, & qu'il n'y a mêlé qu'à regret quelques traits de Papisme. Il passe fort légèrement sur certains dogmes épineux de son Église, & les explique dans les termes les plus doux & les plus généraux qu'il peut trouver. Il établit des maximes, qui étant bien comprises peuvent être d'un grand secours pour faire revenir de leurs erreurs grossières plusieurs membres de son Église. Enfin on n'y trouve pas même les mots de Transsubstantiation, d'adoration du Sacrement, ni celui du Purgatoire. On n'y apprend point aux enfans à se prosterner devant les Images, ni à invoquer les Saints, ni à prier pour les morts, ni à gagner les Indulgences.



D E  
L'EDUCATION  
DES  
F I L L E S.

---

CHAPITRE I.

*De l'importance de l'éducation  
des Filles.*

**R**JEN n'est plus négligé que  
l'éducation des filles. La  
coûtume & le caprice des  
meres y décident souvent  
de tout ; on suppose qu'on  
doit donner à ce sexe peu d'instruction.  
L'éducation des garçons passe pour une  
des principales affaires par rapport au  
en public ; & quoi qu'on n'y fasse  
sées moins de fautes que dans celle  
des filles , du moins on est persuadé

A

qu'il

## 2 DE L'EDUCATION

qu'il faut beaucoup de lumière pour y réüffir. Les plus habiles gens se font appliquer à donner des régles dans cette matière; combien voit-on de Maîtres & de Colléges? Combien de dépenses pour des impressions de Livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les Langues, pour le choix des Professeurs; tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient sçavantes, la curiosité les rend vaines & précieuses, il suffit qu'elles sçachent gouverner un jour leurs ménages, & obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendue ridicules. Après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des meres ignorantes & indiscrettes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des sçavantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus foible & plus curieux que les hommes, aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pour-  
roient

## DES FILLES. 3

roient s'entêter; elles ne doivent ni gouverner l'Etat, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées. Ainsi elles peuvent se passer de certaines connoissances étenduës qui appartiennent à la Politique, à l'Art militaire, à la Jurisprudence, à la Philosophie, & à la Théologie. La plupart même des Arts mécaniques ne leur conviennent pas. Elles sont faites pour des exercices modérez. Leur corps aussi bien que leur esprit est moins fort & moins robuste que celui des hommes. En revanche la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté & l'œconomie pour les occuper tranquillement dans leurs Maisons.

Mais que s'ensuit-il de la foiblesse naturelle des femmes? plus elles sont foibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondemens de toute la vie humaine? N'est-ce pas elles qui ruinent ou qui soutiennent les Maisons, qui régulent tout le détail des choses domestiques, & qui par conséquent décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain? Par là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises

A 2 mœurs

## 4 DE L'EDUCATION

mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse appliquée & pleine de Religion, est l'ame de toute une grande Maison, elle y met l'ordre pour les biens temporels & pour le salut. Les hommes mêmes qui ont toute l'autorité en public ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles; & qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui outre leur autorité naturelle & leur assiduité dans leurs Maisons, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuanes & persuasives. Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, si leur plus étroite société qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfans qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les meres les gâtent dès leurs premières années?

Voilà donc les occupations des femmes qui ne sont guères moins importantes au public que celles des hommes



## DES FILLES,

mes, puis qu'elles ont une Maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élever : ajoûtez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes ; sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles font la moitié du genre humain racheté du Sang de JESUS CHRIST, & destiné à la vie éternelle.

Enfin il faut considérer outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent & de la mauvaise éducation qu'ils ont reçûe de leurs meres, & des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les Histoires, quel renversement des loix & des mœurs, quelles guerres sanglantes, quelles nouveautés contre la Religion, quelles révolutions d'Etat causées par le dérèglement des femmes ! Voilà ce qui prouve l'im-

## 6 DE L'EDUCATION

portance de bien élever les filles ; cherchons-en les moyens.

---

### CHAPITRE II.

#### *Inconvéniens des Educations ordinaires.*

L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuye & qu'elle ne sçait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venuë jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime : tout ce qui est sérieux lui paroît triste, tout ce qui demande une attention suivie, la fatigue ; la pente aux plaisirs qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge, qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée & laborieuse. Dans ce premier âge elle manque d'expérience & d'autorité pour gouverner quelque chose dans la Maison de ses parens. Elle ne connoît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que sa mere n'ait pris soin de la lui faire remarquer

quer en détail. Si elle est de condition, elle est exempte du travail des mains; elle ne travaillera donc que quelque heure du jour, parce qu'on dit, sans sçavoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une contenance, & elle ne s'accoûtumera point à un travail suivi.

En cet état que fera-t-elle? La compagnie d'une mere qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paroît toujours chargée de tous les soucis domestiques, la gêne & la rebute: elle a autour d'elle des femmes flateuses, qui cherchant à s'insinuer par des complaisances basses & dangereuses suivent toutes ses fantaisies, & l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien; la piété lui paroît une occupation languissante & une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle? à rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vuide qu'on ne peut esperer de remplir de choses solides. Il faut donc que les fri-

## 8 DE L'EDUCATION

voles prennent la place. Dans cette oisiveté une fille s'abandonne à sa paresse, & la paresse qui est une langueur de l'ame est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudroit pour conserver une santé parfaite. Ce long sommeil ne sert qu'à l'amolir, qu'à la rendre plus delicate, plus exposée aux révoltes du corps, au lieu qu'un sommeil médiocre accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaye, vigoureuse & robuste; ce qui fait sans doute la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire.

Cette molesse & cette oisiveté étant jointe à l'ignorance, il en naît une sensibilité pernicieuse pour les divertissemens & pour les spectacles. C'est même ce qui excite une curiosité indiscrete & insatiable.

Les personnes instruites & occupées à des choses sérieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre. Ce qu'elles sçavent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent; elles voyent l'inutilité & le ridicule de la plûpart des choses que les petits esprits qui ne sçavent rien, & qui  
n'ont

n'ont rien à faire, sont empressez d'apprendre.

Au contraire les filles mal-instruites & inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute avec ardeur vers les objets vains & dangereux. Celles qui ont de l'esprit, s'érigent souvent en précieuses, & lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des Romans, pour des Comédies, pour des recits d'avantures chimériques où l'amour profane est mêlé; elles se rendent l'esprit visionnaire en s'accoutumant au langage magnifique des Héros de Romans; elles se gâtent même par là pour le monde: car tous ces beaux sentimens en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces avantures que l'auteur du Roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, & qui décident des affaires, ni avec les mécontes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille pleine du tendre & du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personna-

## 10 DE L'ÉDUCATION

ges qui ressemblent à ces Héros : elle voudroit vivre comme ces Princeffes imaginaires qui sont dans les Romans toujours charmantes, toujours adorées, toujours au dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'Héroïne jusqu'au plus bas détail du ménage !

Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin, & se mêlent de décider sur la Religion, quoi qu'elles n'en soient point capables ; mais celles qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit pour ces curiositez, en ont d'autres qui leur sont proportionnées, elles veulent ardemment sçavoir ce qui se dit, ce qui se fait, une chanson, une nouvelle, une intrigue, recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent ; elles veulent qu'on leur dise tout, & elles veulent aussi tout dire ; elles sont vaines, & la vanité fait parler beaucoup ; elles sont légères, & la légèreté empêche les réflexions qui seroient souvent garder le silence.

CHA

CHAPITRE III.

*Quels sont les premiers fondemens  
de l'Education.*

**P**our remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance ; ce premier âge qu'on abandonne à des femmes indiscrettes & quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, & qui par conséquent a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfans sçachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop : mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore. Il apprend une langue qu'il parlera bien-tôt plus exactement que les sçavans ne sçauroient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus meur. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue ? ce n'est pas seulement mettre dans

## 12 DE L'EDUCATION

sa mémoire un grand nombre de mots ; c'est encore , dit Saint Augustin , observer le sens de chacun de ces mots en particulier ? L'enfant , dit - il , parmi ses cris & ses jeux , remarque de quel objet chaque parole est le signe ; il le fait tantôt en considerant les mouvemens naturels des corps qui touchent , ou qui montrent les objets dont on parle , tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cerveau des enfans leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images. Mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner & pour les attacher chacune à son objet ?

Considerez encore combien dès cet âge les enfans cherchent ceux qui les flattent , & fuyent ceux qui les contraignent ; combien ils sçavent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent ; combien ils ont déjà d'artifice & de jalousie : J'ai vû , dit Saint Augustin , un enfant jaloux , il ne sçavoit pas encore parler , & avec un visage pâle & des yeux irritez il regardoit déjà l'enfant qui tettoit avec lui.

On peut donc compter que les enfans



fans connoissent dés-lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi vous pouvez leur donner par des paroles qui seront aidées par des tons & des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes & vertueuses qu'ils voyent, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seroient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore par les differens airs de vôtre visage, & par le ton de vôtre voix leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vûs en colére ou dans quelqu'autre dérèglement, & prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serain, pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vû faire de sage & de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes. Mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencemens qu'il ne faut pas négliger, & cette manière de prévenir de loin les enfans à des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugez de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance, est encore vif & touchant dans un âge avancé. Si au lieu  
de

## 14 DE L'EDUCATION

de donner aux enfans de vaines craintes, des fantômes, & des esprits, qui ne font qu'affoiblir par de trop grands ébranlemens leur cerveau encore tendre: si au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachoit à leur donner toujours une idée agréable du bien, & une idée affreuse du mal, cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire on leur fait craindre un Prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses: tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible & timide, & qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance; c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des alimens & par un régime de vie simple, c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures, qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin, qu'il ne mange point hors des repas, parce que c'est surcharger

## DES FILLES. 15

charger l'estomac, pendant que la digestion n'est pas finie, qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au de-là de son besoin, & qui le dégoûte des alimens plus convenables à sa santé, qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes: car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre, soutient l'appetit, après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très-important, c'est de laisser affermir les organes, en ne pressant point l'instruction, d'éviter tout ce qui peut allumer les passions, d'accoûtumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il desire.

Si peu que le naturel des enfans soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patients, fermes, gais & tranquilles; au lieu que si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardens & inquiets pour toute leur vie; leur sang se brûle, les habitudes se forment, le corps encore tendre, & l'ame qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plie vers le mal, il se fait en eux une espèce de second peché originel, qui est la source  
de

## 16 DE L'EDUCATION

de mille desordres quand ils sont plus grands.

Dés qu'ils sont dans un âge plus avancé, où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité, & à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les appaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut. Par là on leur enseigne la finesse qu'ils n'oublient jamais; il faut les mener par la raison autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfans, pour voir plus en détail ce qu'il leur convient. La substance de leur cerveau est molle, & elle se durcit tous les jours; pour leur esprit il ne sçait rien, tout lui est nouveau, cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, & la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément, & qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité, & cette mollesse du cerveau jointe à une grande chaleur, lui donne un mouvement facile & continu; de là vient cette agitation des enfans qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un

D'un autre côté les enfans ne sçachant encore rien penser, ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, & ils parlent peu, si on ne les accoûtume à parler beaucoup, & c'est dequoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfans les gâte; on les accoûtume à hazarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, & à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connoissances distinctes, il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, & de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires, ce qui fait un très-mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfans produit encore un effet pernicieux, ils apperçoivent qu'on les regarde avec complaisance qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir. Par là ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, & où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des esperances chimériques, qui préparent des mécontes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfans qui croyoient qu'on par-

loit

## 18 DE L'EDUCATION

loit d'eux, toutes les fois qu'on parloit en ſecret, parce qu'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait ſouvent. Ils ſ'imaginoient n'avoir en eux rien que d'extraordinaire & d'admirable. Il faut donc prendre ſoin des enfans, ſans leur laiſſer voir qu'on penſe beaucoup à eux. Montrez-leur que c'eſt par amitié & par le beſoin où ils ſont d'être redreſſez que vous êtes attentif à leur conduite, & non par l'admiration de leur eſprit. Contentez-vous de les former peu à peu ſelon les occaſions qui viennent naturellement; quand même vous pourriez avancer beaucoup l'eſprit d'un enfant, ſans le preſſer, vous devriez craindre de le faire, car le danger de la vanité & de la préſomption eſt toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut ſe contenter de ſuivre & d'aider la nature; les enfans ſçavent peu, il ne faut pas les exciter à parler, mais comme ils ignorent beaucoup de choſes, ils ont beaucoup de queſtions à faire, auſſi en font-ils beaucoup. Il ſuffit de leur répondre précifément, & d'ajouter quelquefois certaines petites comparaiſons pour rendre plus ſenſibles les éclairciſſemens qu'on doit leur  
don-

donner : s'ils jugent de quelque chose sans le bien sçavoir , il faut les embarasser par quelque question nouvelle pour leur faire sentir leur faute , sans les confondre rudement ; en même temps il faut leur faire appercevoir non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent , & qu'ils demandent ce qu'ils ne sçavent pas, que quand ils décident le mieux. C'est le vrai moyen de mettre dans leur esprit avec beaucoup de politesse une modestie véritable , & un grand mépris pour les contestations qui sont si ordinaires aux jeunes personnes un peu éclairées.

Dés qu'il paroît que leur raison a fait quelque progrès , il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption ; vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée. Dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si l'année passée vous aviez voulu juger des choses que vous sçavez maintenant, & que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre sçavoir ce qui étoit

## 20 DE L'EDUCATION

étoit au de-là de vôtre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connoître. Vous verrez un jour combien vos jugemens presens sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même, quand vous aurez leur âge & leur expérience.

La curiosité des enfans est un penchant de la nature qui va comme au devant de l'instruction, ne manquez pas d'en profiter : Par exemple à la campagne, ils voyent un moulin, & ils veulent sçavoir ce que c'est, il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils apperçoivent des moissonneurs, il faut leur expliquer ce qu'ils font : comment on sème le bled, & comment il se multiplie dans la terre. A la Ville ils voyent des boutiques où s'exercent plusieurs arts, & où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes, ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez-y prendre plaisir ; par là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme, & sur lesquelles  
rou-



roule le Commerce. Peu à peu sans étude particulière ils connoîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui font de leur usage, & le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fond de l'œconomie. Ces connoissances qui ne doivent être méprisées de personne, puisqu'le monde a besoin de ne se laisser pas tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles.

---

#### CHAPITRE IV.

##### *Imitation à craindre.*

**L'**Ignorance des enfans, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, & qui n'ont aucune habitude, les rend souples & enclins à imiter tout ce qu'ils voyent. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre; mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voyent, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence

ce

ce de certaines personnes vicieuses & déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager; il faut leur montrer combien on est méprisé & digne de l'être, combien on est misérable, quand on s'abandonne à ses passions, & qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût, & les rendre sensibles aux vraies bien-seances; il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoi qu'on puisse craindre de leur ouvrir par-là les yeux sur les foiblesses des gens qu'ils doivent respecter; car outre qu'on ne doit pas espérer, & qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles là-dessus; d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir, est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui, qu'on ne doit pas même en juger légèrement; qu'ils paroissent souvent plus grands qu'ils ne sont. Qu'ils sont réparés par des qualitez avantageuses, & que rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection; enfin, quoi qu'il faille réserver de telles instructions pour l'extrémité, il faut

faut

faut pourtant leur donner les vrais principes, & les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contre-faire les gens ridicules: car ces manières moqueuses & comédiennes ont quelque chose de bas & de contraire aux sentimens honnêtes; il est à craindre que les enfans ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination & la souplesse de leur corps, jointe à leur enjouement, leur font aisément prendre toutes sortes de formes, pour représenter ce qu'ils voyent de ridicule.

Cette pente à imiter qui est dans les enfans, produit des maux infinis, quand on les livre à des gens sans vertu, qui ne se contraignent guères devant eux. Mais Dieu a mis par cette pente dans les enfans de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent sans leur parler on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fissent.

## CHAPITRE V.

*Instructions indirectes, il ne faut  
pas presser les enfans.*

**J**E crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes qui ne sont point ennuyeuses, comme les leçons & les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donneroit.

Une personne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre. Pourquoi faites-vous cela ; & l'autre répondroit, je le fais par telle raison. Par exemple, pourquoi avez-vous avoué vôtre faute, c'est que j'en aurois fait encore une plus grande de la defavoier lâchement par un mensonge, & qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement, j'ai tort. Après cela la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même, mais il faut que tout cela se fasse sans affectation: car les enfans sont bien plus pénétrants qu'on ne croit, & dès qu'ils ont apperçû quelque finesse dans ceux  
qui

qui les gouvernent, ils perdent la simplicité & la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfans est tout ensemble chaud & humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse du cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, & que les images de tous les objets sensibles y sont très-vives. Ainsi il faut se hâter d'écrire dans leurs têtes pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver; car on ne doit verser dans un réservoir si petit & si précieux que des choses exquisés; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mol, & que rien n'y est écrit, sont les plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau; ainsi elles deviennent ineffaçables: de là vient que quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse quoi qu'éloignées, au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vûës dans un

B

âge

âge plus avancé ; parce que les traces en ont été faites dans le cerveau, lors qu'il étoit déjà desseché, & plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnemens, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en appercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : j'ai pris mon pli, je suis trop vieux pour changer, j'ai été nourri de cette façon ; d'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse ? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge ? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières impressions & les premières habitudes sont les plus fortes ? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfans est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent. Sa lumière vacille toujours, l'enfant vous fait une question : & avant que vous répondiez, ses yeux s'enle-  
vent

vent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui sont aux fenêtres, si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes, en attendant qu'ils s'affermissent; répondez-lui promptement à sa question, & laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, & faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux. Viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, & que le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite; cependant bornez-vous à le redresser, quand il ne raisonnera pas juste, & à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer droit une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, & mêlez l'instruction avec le jeu, que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle & avec un visage riant; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

Si l'enfant se fait une idée triste & sombre de la vertu, si la liberté & le dérèglement se présentent à lui sous une

## 28 DE L'EDUCATION

figure agréable, tout est perdu : vous travaillez en vain ; ne le laissez jamais flater par de petits esprits, ou par des gens sans règle. On s'accoutume à aimer les mœurs & les sentimens des gens qu'on aime, le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfans, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable & de commode ; leur sincérité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais sur tout leur piété qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entr'eux a quelque chose de choquant, dites, la piété ne donne point ces défauts-là, quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit : après tout il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfans certaines personnes pieuses, dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoi que vous vieilliez sur vous-mêmes pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; souvent il appercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint



Saint Augustin nous apprend qu'il avoit remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur & de plus pressé à faire, c'est de connoître vous-même vos défauts, aussi bien que l'enfant les connoitra, & de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfans ne leur pardonnent rien, & se pardonnent tout à eux-mêmes. Cela excite dans les enfans un esprit de critique & de malignité; de façon que quand ils ont vû faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis, & ne cherchent qu'à la mépriser.

Évitez cet inconvenient, ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous, & des fautes qui vous auront échapé devant l'enfant: si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres. Par là vous titerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire, & édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour sa correction; vous éviterez même le mépris & le dégoût que vos défauts

roient lui donner pour votre personne.

En même temps il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui ; en avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer , faites - lui entendre que la peine sera bien - tôt suivie du plaisir , montrez - lui toujours l'utilité des choses que vous lui enseignez , faites - lui en voir l'usage par rapport au commerce du monde & aux devoirs des conditions. Sans cela l'étude lui paroît un travail abstrait , stérile & épineux ; à quoi sert , disent - ils en eux - mêmes , d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations , & qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire. Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne : c'est , leur direz - vous , pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour , c'est pour vous former le jugement , c'est pour vous acoûtumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie ; il faut toujours leur montrer un but solide & agréable qui les soutienne dans le travail , & ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche & absolue.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connoître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, & pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air austère & impérieux, qui fait trembler les enfans; souvent c'est affectation & pédanterie dans ceux qui gouvernent: car pour les enfans, ils ne sont d'ordinaire que trop timides & honteux. Vous leur fermeriez le cœur, & leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation; faites-vous aimer d'eux, qu'ils soient libres avec vous, & qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leur défauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paroissez ni étonné, ni irrité de leurs mauvaises inclinations: au contraire compâtessez à leurs foiblesses: quelquefois il en arrivera cet inconvenient, qu'ils seront moins retenus par la crainte; mais à tout prendre la confiance & la sincérité leur

sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance & la persuasion ne sont pas assez fortes : mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaye & familière, sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfans dans leur état naturel, & de les connoître à fonds. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à vôtre but ; tout se tourneroit en formalitez gênantes, & peut-être en hypocrisie, vous les dégoûteriez du bien dont vous devez chercher uniquement, de leur inspirer l'amour.

Si le Sage a toujours recommandé aux parens de tenir la verge assidûment levée sur les enfans, s'il a dit qu'un pere qui se jouë avec son fils, pleurera dans la suite ; ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce & patiente. Il condamne seulement ces parens foibles & inconsideres, qui flatent les passions de leurs enfans, & qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce

Ce qu'il en faut conclure, est que les parens doivent toujors conserver de l'autorité pour la correction : car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte ; mais encore une fois il ne faut le faire, que quand on ne sçauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, & qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude & la vertu, parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre & si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie ; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auroient besoin d'être corrigées, & attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre : si vous le faites dans le vôtre, il s'apperçoit que vous agissez par humeur & par promptitude, & non par raison & par amitié : Vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer

### 34 DE L'EDUCATION

fa faute, pour vaincre sa passion, & pour sentir l'importance de vos avis. C'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit : montrez-lui toujours que vous vous possédez ; Rien ne le lui fera mieux voir que vôtre patience. Observez tous les momens pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter, qui l'encourage à le faire ; car il faut éviter le chagrin & le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts. C'est le moyen de les lui dire sans l'affliger ; ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfans ont la tête foible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, & qu'on leur demande souvent une exactitude & un sérieux dont ceux qui l'exigent seroient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui & de tristesse sur leur tempérament, en leur parlant toujours des mots & des choses qu'ils n'entendent point, nulle liberté,  
nul

nul enjouement, toujours leçon, silence, posture gênée, correction, & menaces.

Les Anciens l'entendoient bien mieux : c'est par le plaisir des vers & de la musique, que les principales sciences, les maximes de vertu, & la politesse des mœurs s'introduisirent chez les Hebreux, chez les Egyptiens, & chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire ; tout cela est éloigné de nos coutumes ? cependant, si peu qu'on connoisse l'Histoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plusieurs siècles. Du moins retranchons-nous dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais quoi qu'on ne puisse guères espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfans dont le naturel est dur & indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfans à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande, & moyennant quoi on sera content d'eux : car il faut que la joye & la confiance soient leur disposi-

## 36 DE L'EDUCATION

tion ordinaire , autrement on obscurcit leur esprit , on abat leur courage ; s'ils sont vifs , on les irrite ; s'ils sont mols , on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violens qu'on employe dans les maladies extrêmes ; ils purgent , mais ils altèrent le tempérament , & usent les organes ; une ame menée par la crainte en est toujours plus foible.

Au reste , quoi qu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier , de peur de rendre les menaces méprisables. Il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace : pour les châtimens la peine doit être aussi légère qu'il est possible , mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte & de remords ; par exemple , montrez-lui tout ce que vous avez fait , pour éviter cette extrémité ; paroissez-lui en affligé , parlez devant lui avec d'autres personnes du malheur de ceux qui manquent de raison & d'honneur , jusqu'à se faire châtier ; retranchez les marques d'amitié ordinaires , jusqu'à ce que vous voyez qu'il ait besoin de consolation ; rendez ce châtiment public ou secret , selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant



fant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède; servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même: qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, & auquel l'enfant dans son émotion puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais sur tout, qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il l'exécute de bonne grace, & qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée; chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers. Les hommes, & sur tout les Enfans ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain: une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire des leçons en forme, c'est le meilleur; on peut infinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes dans des  
 con-

conversations gayer. J'ai vû divers enfans qui ont appris à lire en se jouiant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes , qu'on tire d'un livre en leur presence , & leur faire connoître insensiblement les lettres. Après cela ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout , c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin , ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture , & qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée & ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié , doré même sur la tranche , avec de belles images , & des caractères bien formez. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choisir un livre plein d'Histoires courtes & merveilleuses ; cela fait , ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire , ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement ; laissez-le prononcer naturellement comme il parle , les autres tons sont toujourns mauvais , & sentent la déclamation du Collège : quand sa langue sera dénoüée , sa poitrine plus forte , & l'habitude de lire plus grande , il  
lira

lira fans peine , avec plus de grace & plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même ; quand les enfans sçavent déjà un peu lire , on leur peut faire un divertissement de former des lettres , & s'ils sont plusieurs ensemble , il faut y mettre de l'émulation. Les enfans se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier ; si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop , ils formeront les lettres en se jouant , & s'accoûteront peu à peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompense qui soit de leur goût , & qui n'ait point de consequence dangereuse.

Ecrivez - moi un billet , dira-t-on , mandez telle chose à votre frere , ou à votre cousin , tout cela fait plaisir à l'enfant , pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité , dit Saint Augustin , sur sa propre expérience , excite bien plus l'esprit des enfans , qu'une règle & une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté , & tout l'ennui de l'autre ; tout l'ennui dans l'étude , tout le plaisir  
dans

## 40 DE L'EDUCATION

dans les divertissemens : que peut faire un enfant ? sinon supporter impatiemment cette règle , & courir ardemment après les jeux.

Tâchons donc de changer cet ordre , rendons l'étude agréable , cachons-la sous l'apparence de la liberté & du plaisir ; souffrons que les enfans interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement , ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vûë se promener un peu , permettons-leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu , afin que leur esprit se mette au large , puis ramenons les doucement au but. Une régularité trop exacte à exiger d'eux des études sans interruption , leur nuit beaucoup ; souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité , parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les momens. En même temps ôtons aux divertissemens des enfans tout ce qui peut les passionner trop : tout ce qui peut délasser l'esprit , lui offrir une variété agréable , satisfaire sa curiosité pour les choses utiles , exercer le corps aux arts convenables ; tout cela

cela doit être employé dans les divertissemens des enfans ; ceux qu'ils aiment le mieux , sont ceux où le corps est en mouvement : ils sont contens , pourvu qu'ils changent souvent de place , un volant , ou une boule suffit. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs , ils en inventent assez eux-mêmes ; il suffit de les laisser faire , de les observer avec un visage gai , & de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir , autant qu'il est possible , les plaisirs que l'esprit peut donner , comme la conversation , les nouvelles , les histoires & plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son temps ; mais il ne faut pas forcer le goût des enfans là-dessus , on ne doit que leur offrir des ouvertures : un jour leur corps sera moins disposé à se remuer , & leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations sérieuses , servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissemens dangereux. C'est la sujettion & l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'en-  
nuyoit

## 42 DE L'EDUCATION

nuyoit moins à être auprès de sa mere, elle n'auroit pas tant d'envie de lui échaper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissemens, il faut éviter toutes les sociétez suspectes. Point de garçons avec les filles, ni même de filles dont l'esprit ne soit réglé & seur. Les jeux qui dissipent & qui passionnent trop, ou qui accoûtument à une agitation du corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de la maison, & les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évitées. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement & qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joye: la santé & l'innocence en sont les vrayes sources: mais les gens qui ont eu le malheur de s'accôûtumer aux plaisirs violens, perdent le goût des plaisirs modérez, & s'ennuyent toujours dans une recherche inquiète de la joye.

On se gâte le goût pour les divertissemens comme pour les viandes, on s'accôûtume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes & simplement assaisonnées deviennent fades

&

& infipides. Craignons donc ces grands ébranlemens de l'ame qui préparent l'ennui & le dégoût; sur tout ils sont plus à craindre pour les enfans qui résistent moins à ce qu'ils sentent & qui veulent être toujours émûs, tenons-les dans le goût des choses simples; qu'il ne faille point de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de divertissemens pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appetit sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance; la tempérance, disoit un Ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté: avec cette tempérance qui fait la santé du corps & de l'ame, on est toujours dans une joye douce & modérée; on n'a besoin ni de machine, ni de spectacles, ni de dépense pour se réjouir; un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joye plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs & moins sensibles, il est vrai. Les autres enlèvent l'ame en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples  
sont

## 44 DE L'EDUCATION.

font d'un meilleur usage, ils donnent une joye égale & durable sans aucune suite maligne. Ils sont toujours bien-faisans, au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatez qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent & qui nuisent à la santé; le tempérament de l'ame se gâte aussi bien que le goût par la recherche de ces plaisirs vifs & piquans. Tout ce qu'on peut faire pour les enfans qu'on gouverne, c'est de les accoutumer à cette vie simple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-temps qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconveniens attachez aux autres plaisirs, & de ne les point abandonner à eux-mêmes, comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir, & où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avoier que de toutes les peines de l'Education aucune n'est comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs & sensibles sont capables de terribles égaremens. Les passions & la présomption les entraînent; mais aussi ils ont de grandes ressources, & reviennent souvent de loin; l'instruction est

en



en eux un germe caché qui pousse, & qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient au secours de la raison, & que les passions s'attédisent; au moins on sçait par où on peut les rendre attentifs, & réveiller leur curiosité. On a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, & les piquer d'honneur; au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolens. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions, ils ne sont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout, & ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent & dégoûté de tout ce qu'il fait; c'est alors que la meilleure éducation court risque d'échoïer, si on ne se hâte d'aller au devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondissent guères, concluent de ce mauvais succès, que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, & que l'éducation n'y peut rien; au lieu qu'il faudroit seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencemens.

## 46 DE L'EDUCATION

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfans auxquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis, parce que les premières graces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout. On y voit je ne sçai quoi de tendre & d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge. Toutes les fautes de jugement leur sont permises & ont la grace de l'ingénuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfans, pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble promettre tant, & qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, qui est tombé dans l'obscurité & dans le mépris, à mesure qu'on l'a vû croître. De toutes les qualitez qu'on voit dans les enfans, il n'y en a qu'une, sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croit toûjours avec eux, pourvû qu'il soit bien cultivé; les graces de l'enfance s'effacent, la vivacité s'éteint, la tendresse de cœur se perd même souvent, parce que les passions & le commerce des hommes politiques endur-

cissent

eissent insensiblement les jeunes gens  
 qui entrent dans le monde. Tâchez  
 donc de découvrir au travers des gra-  
 ces de l'enfance, si le naturel que vous  
 avez à gouverner manque de curio-  
 sité, & s'il est peu sensible à une hon-  
 nête émulation. En ce cas il est dif-  
 ficile que toutes les personnes chargées  
 de son éducation ne se rebutent bien-  
 tôt dans un travail si ingrat & si épi-  
 neux. Il faut donc remuer prompte-  
 ment tous les ressorts de l'ame de l'en-  
 fant pour le tirer de cet assoupissement.  
 Si vous prévoyez cet inconvenient,  
 ne pressez pas d'abord les instructions  
 suivies, gardez-vous bien de char-  
 ger sa mémoire: car c'est ce qui éton-  
 ne, & qui appesantit le cerveau;  
 ne le fatiguez point par des règles gé-  
 nantes; égayez-le, puis qu'il tombe  
 dans l'extrémité contraire à la pré-  
 somption; ne craignez point de lui  
 montrer avec discretion de quoi il est  
 capable; contentez-vous de peu; fai-  
 tes-lui remarquer ses moindres suc-  
 cés; représentez-lui combien mal à  
 propos il a craint de ne pouvoir réus-  
 sir dans des choses qu'il fait bien; met-  
 tez en œuvre l'émulation. La jalousie  
 est plus violente dans les enfans qu'on  
 ne

ne ſçauroit ſe l'imaginer ; on en voit quelquefois qui ſechent, & qui dépériſſent d'une langueur ſecrete, parce que d'autres ſont plus aimez & plus careſſez qu'eux. C'eſt une cruauté trop ordinaire aux meres que de leur faire ſouffrir ce tourment ; mais il faut ſçavoir employer ce remède dans les beſoins preſſans contre l'indolence ; mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfans qui ne faſſent guéres mieux que lui. Des exemples diſproportionnez à ſa foibleſſe acheveroient de le décourager.

Donnez - lui de temps en temps de petites victoires ſur ceux dont il eſt jaloux ; engagez - le, ſi vous le pouvez, à rire librement avec vous de ſa timidité ; faites-lui voir des gens timides comme lui, qui ſurmontent enfin leur tempérament ; apprenez - lui par des inſtructions indirectes à l'occaſion d'autrui, que la timidité & la pareſſe étouffent l'eſprit, que les gens mols & inappliquez, quelque génie qu'ils ayent, ſe rendent imbécilles, & ſe dégradent eux-mêmes ; mais gardez-vous bien de lui donner ces inſtructions d'un ton auſtère & impatient : car rien ne renforce tant au dedans de lui-

lui-même un enfant mol & timide que la rudesse : au contraire redoublez vos soins pour assaisonner de facilité & de plaisirs proportionnez à son naturel le travail que vous ne pouvez lui épargner : peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris & par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même, il faut qu'une personne inférieure comme un autre enfant le fasse, sans que vous paroissiez le sçavoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique sa mere dans son enfance par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la vehemence & la sévérité de sa gouvernante n'avoit pû la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfans, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont point, que de former le goût de ceux qui

C

ne

50 DE L'EDUCATION  
ne l'ont pas encore tel qu'il doit  
être.

Il y a une autre espèce de sensibili-  
té encore plus difficile & plus impor-  
tante à donner, c'est celle de l'amitié.  
Dés qu'un enfant en est capable, il  
n'est plus question que de tourner son  
cœur vers des personnes qui lui soient  
utiles. L'amitié le menera presque à  
toutes les choses qu'on voudra de lui:  
on a un lien assuré pour l'attirer au  
bien, pourvu qu'on s'en sçache ser-  
vir. Il ne reste plus à craindre que  
l'excès ou le mauvais choix dans ses  
affections. Mais il y a d'autres en-  
fans qui naissent politiques, cachez,  
indifférens pour rapporter secrette-  
ment tout à eux-mêmes; ils trom-  
pent leurs parens, que la tendresse  
rend crédules; ils font semblant de les  
aimer, ils étudient leurs inclinations  
pour s'y conformer; ils paroissent  
plus dociles que les autres enfans du  
même âge, qui agissent sans déguise-  
ment selon leur honneur; leur sou-  
plesse, qui cache une volonté âpre,  
paroît une véritable douceur, & leur  
naturel dissimulé ne se déploie tout  
entier, que quand il n'est plus temps  
de le redresser.

S'il

## DES FILLES. 51

S'il y a quelque naturel d'enfant, sur lequel l'éducation ne puisse rien, on peut dire que c'est celui-là, & cependant il faut avoüer que le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine; les parens ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfans ayent le cœur mal fait; quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, & le mal augmente toujours: le principal remède seroit de mettre les enfans dès le premier âge dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fonds, avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples & ouverts; mais si peu qu'on les gêne, ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse & la bonté de cœur: on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur & de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfans, avant qu'ils ayent perdu cette première simplicité

## 52 DE L'EDUCATION

plicité des mouvemens les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale & reciproque. Rien n'y servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas & d'intéressé. Il vaudroit mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts, & qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore loier les enfans de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvû qu'elle ne soit point trop déplacée, ou trop ardente. Il faut encore que les parens leur paroissent pleins d'une amitié sincère pour eux: car les enfans apprennent souvent de leurs parens mêmes à n'aimer rien. Enfin je voudrois retrancher devant eux à l'égard des amis tous les complimens superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié, & toutes les fausses caresses, par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles. C'est celui de se passionner sur les choses mêmes les plus indifférentes. Elles ne  
sçau-



## DES FILLES. §3

ſçauroient voir deux perſonnes qui ſont mal enſemble, ſans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre; elles ſont toutes pleines d'affections ou d'averſions ſans fondement; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles eſtiment, & aucune bonne qualité dans ce qu'elles mépriſent. Il ne faut pas d'abord ſ'y oppoſer: car la contradiction fortifieroit ces fantaifies; mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune perſonne, qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, & tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque; prenez ſoin en même temps de lui faire ſentir dans les occaſions l'incommodité des défauts qui ſe trouvent dans ce qui la charme, & la commodité des qualitez avantageuſes qui ſe rencontrent dans ce qui lui déplaît; ne la preſſez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela faites-lui remarquer ſes entêtemens paſſez avec leurs circonſtances les plus déraiſonnables. Dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'eſt pas encore guérie, quand ils ſeront finis. Racontez-lui les erreurs ſemblables où vous avez été à ſon âge. Sur

tout montrez-lui le plus sensiblement que vous pourrez le grand mélange de bien & de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer & haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitez & de ses averfions.

Ne promettez jamais aux enfans pour récompense, des ajustemens ou des friandises; c'est faire deux maux, le premier, de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser, & le second, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteroient vôtre travail; gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les assujettir à quelque règle. Il faut faire le moins de règle qu'on peut, & lors qu'on ne peut éviter d'en faire quelque'une, il la faut faire passer doucement, sans lui donner ce nom, & montrant toujours quelque raison de commodité pour faire une chose dans un temps & dans un lieu, plutôt que dans un autre. On courroit risque de décourager les enfans, si on ne les loüoit jamais lors qu'ils font bien. Quoi que les loüanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir, pour animer les enfans: sans les enyvrer.

Nous

Nous voyons que saint Paul les employe souvent pour encourager les foibles, & pour faire passer plus doucement la correction. Les peres en ont fait le même usage. Il est vrai que pour les rendre utiles il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flaterie, & qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfans par des jeux innocens, & mêlez de quelque industrie, par des promenades, où la conversation ne soit pas sans fruit, par de petits presens qui seront des espèces de prix, comme des tableaux ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de Géographie, ou des livres dorez.

---

## CHAPITRE VI.

### *De l'usage des Histoires pour les Enfans.*

**L**Es enfans aiment avec passion les contes ridicules ; on les voit tous les jours transportez de joye, ou versant des larmes au recit des aventures qu'on leur raconte ; ne manquez pas

de profiter de ce penchant ; quand vous les voyez disposez à vous entendre ; racontez - leur quelque fable , courte & jolie ; mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingénieuses & innocentes. Donnez - les pour ce qu'elles sont , montrez - en le but sérieux. Pour les fables payennes , une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie , à cause qu'elles sont impures & pleines d'absurditez impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer toutes à l'enfant , inspirez - en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable , attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres ; ainsi laissez - le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage ; en suite la curiosité étant excitée , racontez certaines histoires choisies , mais en peu de mots ; liez - les ensemble , & remettez d'un jour à l'autre à dire la suite , pour tenir les enfans en suspens , & leur donner de l'impatience de voir la fin ; animez vos recits de tons vifs & familiers ; faites parler tous vos personnages : les enfans qui ont l'imagination vive , croiront les voir , & les entendre ; par exemple racontez l'histoire de Joseph ; faites parler ses freres  
com-

comme des brutaux , Jacob comme un pere tendre & affligé , que Joseph parle lui-même , qu'il prenne plaisir étant maître en Egypte à se cacher à ses freres , à leur faire peur , & puis à se découvrir : cette representation naïve jointe au merveilleux de cette histoire charmera un enfant , pourvû qu'on ne le charge pas trop de semblables recits , qu'on les lui laisse desirer , qu'on les lui promette même pour récompense , quand il sera sage , qu'on ne leur donne point l'air d'étude , qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions , à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes , gênent les enfans , & leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant a quelque facilité de parler , il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime , les histoires qui lui auront donné plus de plaisir ; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant , & qui paroîtra desirer apprendre de lui son histoire. L'enfant sera ravi de la lui raconter ; ne faites pas semblant de l'entendre , laissez-le dire sans le reprendre

## 58 DE L'EDUCATION

de ses fautes. Lors qu'il sera plus accoûtumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration qui est de la rendre courte, simple, & naïve par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfans, accoûtumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises; l'un sera Abraham, & l'autre Isaac: ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoûtumeront à penser & à dire des choses sérieuses avec plaisir, & rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut être pas; mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles & d'une noble vivacité. Celles de la création, de la chute d'Adam, du Deluge, de la vocation d'Abraham, du Sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph que nous  
avons

avons touchées, de la naissance & de la fuite de Moïse, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfans; mais en leur découvrant l'origine de la Religion, elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essenciel de la Religion, pour ne pas voir qu'elle est toute historique; c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, & tout ce qui doit nous la faire pratiquer & croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la Religion dans des faits populaires, qui bien loin de surcharger les simples leur aident à concevoir & à retenir les mystères; par exemple dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature. A force d'entendre, & de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire; mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que

JESUS CHRIST sortant des eaux

du Jourdain, le Pere fit entendre cette voix du Ciel; C'est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance, Ecoutez le. Ajoûtez que le Saint Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe; vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois Personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions; vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble, elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires; quoi qu'elles semblent allonger l'instruction, elles l'abregent beaucoup & lui ôtent la secheresse des Catéchismes, où les mystères sont détachés des faits; aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La manière admirable dont S. Augustin veut qu'on instruisé tous les ignorans, n'étoit point une méthode que ce Pere eut seul introduite, c'étoit la méthode & la pratique universelle de l'Eglise. Elle consistoit à montrer par la suite de l'histoire, la Religion aussi ancienne que le monde, JESUS CHRIST attendu dans l'Ancien Testament, & JESUS CHRIST régnant dans le Nouveau, c'est



c'est le fond de l'instruction Chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps & de soin, que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent; mais aussi on sçait véritablement la Religion, quand on sçait ce détail, au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur JESUS CHRIST, sur l'Evangile, sur l'Eglise, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions, & sur le fond des vertus que le nom Chrétien nous doit inspirer. Le Catéchisme historique imprimé depuis peu de temps, qui est un livre simple, court & bien plus clair que les Catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut sçavoir là-dessus; ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du Concile de Trente, avec cette circonstance que le Catéchisme du Concile est un peu trop mêlé de termes Théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées le passage de la Mer Rouge, & le séjour du peuple au désert où il mangeoit un pain qui tomboit du Ciel, & beuvoit une eau que Moïse fai-

## 62 DE L'EDUCATION

faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Representez la conquête miraculeuse de la Terre promise où les eaux du Jourdain remontent vers leur source, & les murailles d'une Ville tombent d'elles-mêmes à la vûe des assiégeans. Peignez au naturel les combats de Saül & de David, montrez celui-ci dès sa jeunesse sans armes & avec son habit de Berger vainqueur du fier Geant Goliath ; n'oubliez pas la gloire & la sagesse de Salomon, faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant ; mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse, & se deshonorant par la mollesse, suite presqu'inévitable d'une trop grande prospérité.

Faites parler les Prophetes aux Rois de la part de Dieu, qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre, qu'ils paroissent humbles, austères, & souffrans de continuelles persécutions pour avoir dit la verité. Mettez en sa place la première ruine de Jérusalem. Faites voir le Temple brûlé, & la Ville sainte ruinée pour les pechez du peuple. Racontez la captivité de Babylone, où les Juifs pleuroient leur chere Sion ; Avant leur retour mon-  
trez

trez en passant les aventures délicieuses de Tobie, & de Judith, d'Esther, & de Daniel. Il ne seroit pas même inutile de faire déclarer les enfans sur les differens caractères de ces Saints, pour sçavoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préféreroit Esther, l'autre Judith, & cela exciteroit entr'eux une petite contention, qui imprimeroit plus fortement dans leurs esprits ces histoires, & formeroit leur jugement. Puis ramenez le peuple à Jerusalem, & faites-lui réparer ses ruines, faites une peinture riante de sa paix & de son bonheur; bien-tôt après faites un portrait du cruel & impie Antiochus qui meurt dans une fausse penitence. Montrez sous ce persecuteur les victoires des Machabées, & le martire des sept freres du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de S. Jean. Racontez plus en détail celle de JESUS CHRIST, après quoi il faut choisir dans l'Evangile tous les endroits les plus éclatans de sa vie, sa prédication dans le Temple à l'âge de douze ans, son Baptême, sa retraite au desert & sa tentation, la vocation de ses Apôtres, la multiplication des pains, la conversion de la pécheresse qui oignit les pieds du Sauveur

## 64 DE L'EDUCATION

veur d'un parfum, les lava de ses larmes & les effuya avec ses cheveux; representez encore la Samaritaine instruite, l'aveugle né guéri, le Lazare résuscité, JESUS CHRIST qui entre triomphant à Jerusalem; Faites voir sa Passion, peignez-le sortant du Tombeau. En suite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses Disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent montant au Ciel; la descente du Saint Esprit, la lapidation de Saint Etienne, la conversion de Saint Paul, la vocation du Centenier Corneille, les voyages des Apôtres, & particulièrement de S. Paul, sont encore très-agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des Martyrs, & quelque chose en gros de la vie celeste des premiers Chrétiens; mêlez-y le courage des jeunes Vierges, les plus étonnantes austérités des Solitaires, la conversion des Empereurs & de l'Empire, l'aveuglement des Juifs, & leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces Histoires ménagées discrettement feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfans vive & tendre; toute une suite de Religion de-

dépuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très-nobles idées, & qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même dans cette Histoire, la main de Dieu toujours levée pour delivrer les justes, & pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu, faisant tout en toutes choses, & menant secrettement à ses desseins les créatures qui paroissent le plus s'en éloigner : mais il faudroit recueillir dans ces Histoires tout ce qui donne les images les plus riantes & les plus magnifiques ; parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfans trouvent la Religion belle, aimable & auguste, au lieu qu'ils se la representent d'ordinaire comme quelque chose de triste & de languissant.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la Religion aux enfans, ce fond d'Histoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curiosité pour les choses sérieuses, les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres Histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils sçavent déjà. Mais encore une fois il faut bien se garder de leur faire  
jamais

## 66 DE L'EDUCATION

Jamais une loi d'écouter, ni de retenir ces Histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées, il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs, il n'y a qu'à ne les point trop charger, & à laisser venir leur curiosité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces Histoires d'une manière vive, courte, naturelle, & agréable, où sont les gouvernantes qui le sçavent faire? A cela je répons que je ne le propose, qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes de bon esprit pour gouverner les enfans, & qu'on leur inspire autant qu'on pourra cette méthode d'enseigner: Chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Mais enfin si peu qu'elles ayent d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal, quand on les formera à cette manière qui est naturelle & simple.

Elles peuvent ajoûter à leurs discours la vûe des estampes ou des tableaux qui representent agréablement les Histoires saintes. Les estampes peuvent suffire, & il faut s'en servir pour l'usage ordinaire; mais quand on aura la commodité de montrer aux enfans  
de

de bons tableaux , il ne faut pas le négliger : car la force des couleurs avec la grandeur des figures au naturel frapperont bien davantage leur imagination.

---

## CHAPITRE VII.

*Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la Religion.*

**N**ous avons remarqué que le premier âge des enfans n'est pas propre à raisonner , non qu'ils n'ayent déjà toutes les idées , & tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite , mais parce que faute de connoître beaucoup de faits , ils ne peuvent appliquer leur raison , & que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées , & de les lier.

Il faut pourtant sans les presser , tourner doucement le premier usage de leur raison à connoître Dieu ; persuadez-les des veritez Chrétiennes , sans leur donner des sujets de doute ; ils voyent mourir

rir quelqu'un, ils sçavent qu'on l'enterre ; dites leur ce mort, est il dans le tombeau ? *Oüi.* Il n'est donc pas en Paradis, *Pardonnez-moi, il y est.* Comment est-il dans le Tombeau & dans le Paradis en même temps ? *C'est son ame qui est en Paradis, c'est son corps qui est mis dans la terre.* Son ame n'est donc pas son corps ? *Non.* L'ame n'est donc pas morte, *Non elle vivra toujours dans le Ciel.* Ajoûtez, & vous, voulez-vous être sauvée ? *Oüi.* Mais qu'est-ce que se sauver ? *C'est que l'ame va en Paradis, quand on est mort.* Et la mort, qu'est-ce ? *C'est que l'ame quitte le corps, & que le corps s'en va en poussière.*

Je ne prétens pas qu'on mène d'abord les enfans à répondre ainsi : je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans ; mais je suppose un esprit moins ouvert, & plus reculé. Le pis aller, c'est de l'attendre quelque année de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfans une maison, & les accoûtumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz vous, ne se sont pas élevées sans que personne les portât ; il est bon même de leur  
mon-



montrer des Massons qui bâtissent ; puis faites-leur regarder le Ciel , la terre , & les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme. Dites-leur , voyez combien le monde est plus beau , & mieux fait qu'une maison. S'est il fait de lui-même ? non , sans doute : c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord suivez la méthode de l'Écriture : frappez vivement leur imagination , ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu assis sur un trône avec des yeux plus brillans que les rayons du Soleil , & plus perçans que les éclairs. Faites-le parler , donnez-lui des oreilles qui écoutent tout , des mains qui portent l'Univers , des bras toujours levez pour punir les méchans , un cœur tendre & paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connoissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera , tâchez-le par divers endroits pour découvrir par où les grandes veritez peuvent mieux entrer dans sa tête. Sur tout ne lui dites rien de nouveau, sans le lui familiariser par quelque comparaison sensible. Par

Par exemple , demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à JESUS CHRIST, il vous répondra, *Oiii*: ajoûtez , mais quoi, donneriez-vous vôtre tête à couper pour aller en Paradis? *Oiii*. Jusques-là l'enfant croit qu'il auroit assez de courage , pour le faire ; mais vous qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grace , vous ne gagnerez rien , si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grace pour être fidèle ; il n'entend point tous ces mots-là , & si vous l'accoûtez à les dire sans les entendre , vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc? Racontez-lui l'Histoire de Saint Pierre , représentez-le qui dit d'un ton présomptueux , s'il faut mourir , je vous suivrai, quand tous les autres vous quitteroient , je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chute : il renie trois fois JESUS CHRIST, une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permet qu'il fût si foible , puis servez-vous de la comparaison d'un enfant , ou d'un malade qui ne sçauroit marcher tout seul , & faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte , comme une nourrice porte son enfant ; par-là vous rendrez

drez

drez sensible le mystère de la grace.

Mais la verité la plus difficile à faire entendre, est que nous avons une ame plus précieuse que nôtre corps. On accoûtume d'abord les enfans à parler de leur ame, & on fait bien: car ce langage qu'ils n'entendent point, ne laisse pas de les accoûtumer à supposer confusément la distinction du corps & de l'ame, en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjuges de l'enfance sont pernicieux, quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles, lorsqu'ils accoûtument l'imagination à la verité, en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire! fera-ce en jettant une jeune fille dans des subtilitez de Philosophie? Rien n'est si mauvais. Il faut se borner à lui rendre clair & sensible, s'il se peut, ce qu'elle entend, & ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connoit que trop; tout la porte à le flater, à l'orner, & à s'en faire un idole, il est capital de lui en inspirer le mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison

son agit déjà , est-ce vôtre ame qui mange ? S'il répond mal , ne le grondez point ; mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'est le corps , direz-vous , qui mange , c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit , sont-elles sçavantes ? *Non* , répondra l'enfant ; mais elles mangent , continuerez-vous , quoi qu'elles n'ayent point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange ; c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir ; c'est lui qui marche , c'est lui qui dort. Et l'ame que fait-elle ? Elle raisonne , elle connoit tout le monde , elle aime certaines choses , il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoûtez comme en vous jouant , voyez-vous cette table ? *Où*. Vous la connoissez donc ? *Où*. Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise , vous sçavez bien qu'elle est de bois , & qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre ? *Où* , répondra l'enfant. N'allez pas plus loin , sans avoir reconnu dans le ton de sa voix & dans ses yeux que ces veritez si simples l'ont frappé. Puis dites-lui , mais cette table vous connoit-elle ? Vous verrez que l'enfant se mettra

à rire pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez : Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise ? Il rira encore. Continuez. Et la fenêtre est-elle bien sage ? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez ? *Non*. Pourquoi ? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit ? *Non, elle n'en a pas*. Elle n'est donc pas comme vous, car vous la connoissez, & elle ne vous connoît point ? Mais après vôtre mort quand vous serez sous la terre, ne serez-vous pas comme cette poupée ? *Oùi*. Vous ne sentirez plus rien ? *Non*. Vous ne connoîtrez plus personne ? *Non*. Et vôtre ame sera dans le Ciel ? *Oùi*. N'y verra-t-elle pas Dieu ? *Il est vrai*. Et l'ame de la poupée où est-elle à present ? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, & par ces petits tours sensibles employez à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, & à l'ame ce qui vient d'elle ; pourvû que vous n'alliez pas indiscrètement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps & à l'ame.

Il faut éviter les subtilitez qui pourroient embrouïller ces veritez, & il faut se contenter de bien démêler les choses, où la difference du corps & de l'ame est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers qu'avec une bonne éducation, ils ne pourront entendre distinctement ces veritez; mais outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoi qu'on ne sçache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mistères.

Pour les enfans en qui on appercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut sans les jeter dans une étude qui senté trop la Philosophie, leur faire concevoir selon la portée de leur esprit ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, & que leur ame est un esprit aussi. Je croi que le meilleur & le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu & de l'ame, est de leur faire remarquer la difference qui est entre un homme mort & un homme vivant; dans l'un il n'y a que le corps, dans l'autre le corps est joint à l'esprit. En suite il faut leur  
mon-

montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure & du mouvement. Faites en suite remarquer par divers exemples qu'aucun corps ne périt, ils se séparent seulement; ainsi les parties du bois brûlé tombent en cendre ou s'envolent en fumée. Si donc, ajouterez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre incapable de connoître & de penser, ne périt jamais, à plus forte raison nôtre ame, qui connoit & qui pense, ne cessera jamais d'être. Le corps peut mourir, c'est à dire, qu'il peut quitter l'ame, & être de la cendre, mais l'ame vivra, car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfans ces connoissances qui sont les fondemens de toute la Religion. Mais quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs & tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voye sensible & de pratique pour affermir cette connoissance de la distinction du corps & de l'ame, c'est d'accoûtumer les enfans à mépriser l'un, & à estimer l'autre dans tout le détail des mœurs. Louiez l'instruction

D 2

qui

qui nourrit l'ame & qui la fait croître ;  
 estimez les hautes veritez qui l'animent  
 à se rendre sage & vertueuse. Méprifez  
 la bonne chère , les parures & tout ce  
 qui amolit le corps ; faites sentir com-  
 bien l'honneur , la bonne conscience  
 & la Religion sont au dessus des plaisirs  
 grossiers , par de tels sentimens , sans  
 raisonner sur le corps & sur l'ame. Les  
 anciens Romains avoient appris à leurs  
 enfans à mépriser leur corps , & à le  
 sacrifier pour donner à l'ame le plaisir  
 de la vertu & de la gloire. Chez eux ce  
 n'étoit pas seulement les personnes  
 d'une naissance distinguée , c'étoit le  
 peuple entier qui naissoit tempérant ,  
 desintéressé, plein de mépris pour la vie,  
 uniquement sensible à l'honneur & à la  
 sagesse. Quand je parle des anciens Ro-  
 mains, j'entens ceux qui ont vécu avant  
 que l'accroissement de leur Empire eut  
 altéré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il seroit im-  
 possible de donner aux enfans de tels  
 préjuges par l'Education. Combien  
 voyons-nous de maximes qui ont été  
 établies parmi nous contre l'impression  
 des sens par la force de la coûtume ; Par  
 exemple , celle du duel fondée sur une  
 fausse règle d'honneur. Ce n'étoit point



en raisonnant, mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur, qu'on exposoit sa vie, & que tout homme d'épée vivoit dans un péril continuel. Celui qui n'avoit aucune querelle, pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des prétextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne pouvoit sans perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclaircissement, ni refuser d'être second du premier venu qui vouloit se battre. Qu'elle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coûtume si barbare. Voyez donc combien les préjugés de l'Education sont puissans; ils seront bien davantage pour la vertu, quand ils seront soutenus par la raison & par l'esperance du Royaume du Ciel. Les Romains dont nous avons déjà parlé, & avant eux les Grecs dans les bons temps de leurs Républiques, nourrissoient leurs enfans dans le mépris du faste & de la mollesse, ils leur apprenoient à n'estimer que la gloire, à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les Rois qui les possedoient, à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'étoit si for-

## 78 DE L'EDUCATION

tement établi dans ces Républiques , qu'elles ont fait des choses incroyables selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de Martyrs & d'autres premiers Chrétiens de toute condition & de tout âge , fait voir que la grace du Baptême étant ajoûtée au secours de l'Education peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les Fidèles pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps. Cherchez donc tous les tours les plus agréables , & les comparaisons les plus sensibles pour représenter aux enfans que nôtre corps est semblable aux bêtes , & que nôtre ame est semblable aux Anges. Representez un Cavalier qui est monté sur un cheval & qui le conduit : dites que l'ame est à l'égard du corps , ce que le Cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une ame est bien foible & bien malheureuse , quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin , & qui est le soir flétrie & foulée aux pieds ; mais que l'ame est l'image de la beauté immortelle de

de Dieu. Il y a , ajoûtez-vous , un ordre de choses d'autant plus excellentes , qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair , comme on voit tout ce qui est ici bas sujet au changement & à la corruption. Pour faire sentir aux enfans qu'il y a des choses très-réelles que les yeux & les oreilles ne peuvent appercevoir , il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage , & qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu , *Oui* ; Mais la sagesse d'un tel , l'avez-vous vûë , de quelle couleur est-elle ? l'avez-vous entenduë , fait-elle beaucoup de bruit ? l'avez-vous touchée ? est-elle froide ou chaude ? L'enfant rira , il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit ; il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit , s'il est rond ou quarré ; alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choses très-veritables qu'on ne peut ni voir ni toucher , ni entendre , & que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort sobrement dans ces sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité & le raisonnement vous mèneroient malgré vous jusqu'à

ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit, & selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes, & apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science presque aussi delicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même temps il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit, pour leur donner des images charmantes des veritez de la Religion que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire celeste, telle que Saint Jean nous la représente, les larmes de tout œil essuyées, plus de mort, plus de douleurs, ni de cris, les gemissemens s'enfuiront, les maux seront passez, une joie éternelle sur la tête des bienheureux, comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jerusalem, dont Dieu fera lui-même le Soleil, pour y former des jours sans fin, un fleuve de paix, un torrent de delices, une fontaine de vie l'arrosera, tout y sera or, perles & pierres. Je sçai bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles, mais après avoir frappé les enfans par un

fi

si beau spectacle pour les rendre attentifs, on se sert des moyens que nous avons touchez pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie, ou sous une tente, que le corps va périr, qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption, mais que l'ame s'envolera dans cette celeste patrie où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfans l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, & de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on a aplani des difficultez infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps; apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun, que Dieu a établi dans ses ouvrages, & que les miracles ne sont que des exceptions à ces régles générales: qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avois accoustumé d'en sortir. En suite rappelez l'histoire de la résurrection du Lazare, puis celle

## 82 DE L'EDUCATION

de la Résurrection de JESUS CHRIST, & de ses apparitions familières pendant quarante jours devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de bled qu'on sème dans la terre & qu'on fait pourrir, afin qu'il ressuscite & se multiplie.

Au reste il ne s'agit point d'enseigner par mémoire cette morale aux enfans, comme on leur enseigne le Catéchisme, cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la Religion en un langage affecté, du moins en des formalitez ennuyeuses; aidez seulement leur esprit, & mettez-les en chemin de trouver ces veritez dans leur propre fond: elles leur en seront plus propres & plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement; profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voyent encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, sans leur faire voir par tout le détail de votre conduite que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges l'exemple a un pouvoir étonnant.

nant

nant sur nous, dans l'enfance il peut tout; les enfans se plaisent fort à imiter; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile: de plus n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus, par ce qu'ils voyent dans ceux qui les proposent, que par les raisons dont ils les appuyent; les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles; si donc ils voyent faire le contraire de ce qu'on leur enseigne, ils s'accoutument à regarder la Religion comme une belle cérémonie, & la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfans certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la Religion. On se moquera de la dévotion de quelque esprit simple, on rira sur ce qu'il consulte son Confesseur, ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent, mais vous vous trompez, tout tire à conséquence en cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu ni des choses qui concernent son culte qu'avec un sérieux & un respect bien éloigné de ces libertez. Ne vous relâchez jamais sur

aucune bien-séance , mais principalement sur celles - là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde , sont les plus grossiers sur celles de la Religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connoître soi-même & pour connoître Dieu. Joignez-y les faits d'histoires dont il sera déjà instruit ; ce mélange lui fera trouver toute la Religion assemblée dans sa tête. Il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions & l'histoire du genre humain : il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même , que son ame est l'image de Dieu , que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie & une puissance divine ; aussitôt il se souviendra de l'histoire de la création. En suite il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison , qu'il est trompé par le plaisir , emporté par la colére , & que son corps entraîne son ame contre la raison , comme un cheval fougueux emporte un Cavalier ; au lieu que son ame devoit gouverner son corps ; il appercevra la cause de ce desordre dans l'histoire du péché d'Adam ; cet-

te



te histoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu : voilà tout le fond de la Religion.

Pour faire mieux entendre les mystères, les actions, & les maximes de JESUS CHRIST, il faut disposer les jeunes personnes à lire l'Évangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la Communion la chair de JESUS CHRIST; il faudroit poser comme le principal fondement l'autorité de l'Église Épouse du Fils de Dieu & Mere de tous les Fidèles; c'est-elle, direz-vous, qu'il faut écouter, parce que le S. Esprit l'éclaire pour nous expliquer les Écritures. On ne peut aller que par elle à JESUS CHRIST. Ne manquez pas de relire souvent avec les enfans les endroits où JESUS CHRIST promet de soutenir & d'animer l'Église, afin qu'elle conduise ses enfans dans la voye de la verité. Sur tout inspirez aux filles cette sagesse sobre & tempérée que S. Paul recommande; faites-leur craindre le piège de la nouveauté; dont l'amour est si naturel à leur sexe; prévenez-les d'une horreur salutaire pour toute singularité

rité en matière de Religion ; proposez-leur cette perfection celeste, cette merveilleuse discipline qui régnoit parmi les premiers Chrétiens ; faites-les rougir de nos relâchemens ; faites-les soupirer après cette pureté Evangélique ; mais éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse , & de réformation indiscrete.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'Evangile & les grands exemples de l'antiquité ; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité & la simplicité de leur foi : revenez toujours à l'Eglise ; montrez-leur avec les promesses qui lui sont faites , & avec l'autorité qui lui est donnée dans l'Evangile, la suite de tous les siècles où cette Eglise a conservé parmi tant d'attaques & de révolutions la succession inviolable des Pasteurs & de la doctrine, qui font l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvû que vous posiez le fondement de l'humilité, de la soumission, & de l'aversión pour toute singularité suspecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la Loi de Dieu, dans l'institution des Sacre-  
mens

mens & dans la pratique de l'ancienne Eglise. Je sçai qu'on ne peut pas espérer de donner ces instructions dans toute leur étendue à toutes sortes d'enfans, je le propose seulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra selon le temps, & selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe, mais rien ne la déracine, ou ne la prévient mieux qu'une instruction solide, cette instruction, quoi qu'elle doive être renfermée dans de justes bornes, & être bien éloignée de toutes les études des sçavans, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire: tel pense être bien instruit qui ne l'est point, & dont l'ignorance est si grande, qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connoître le fond du Christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'Évangile, ou autorisé par une approbation constante de l'Eglise; il faut prémunir discrettement les enfans contre certains abus qui sont si communs, qu'on est tenté de les regarder comme des points de la discipline

cipline presente de l'Eglise, on ne peut entièrement s'en garantir, si on ne remonte à la source, si on ne connoît l'institution des choses & l'usage que les Saints en ont fait.

Accoûtumez donc les filles naturellement trop crédules à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, & à ne s'attacher pas à de certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'Eglise les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus, n'est pas de critiquer ces choses qu'un pieux motif a souvent introduites, & qu'on doit respecter par cette raison; mais de montrer sans les blâmer qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le Christianisme. Ce silence suffira pour accoûter d'abord les enfans à concevoir le Christianisme dans toute son intégrité, & dans toute sa perfection, sans y ajouter ces pratiques. Dans la suite vous pourrez les préparer doucement contre les discours des Calvinistes; je crois que cette instruction ne sera pas inutile, puis-

puisque nous sommes mêlez tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentimens, qui en parlent dans les conversations les plus familières.

Ils nous imputent, direz-vous, mal à propos tels excès sur les Images, sur l'invocation des Saints, sur la prière pour les morts, sur les indulgences; Voilà à quoi se réduit ce que l'Eglise enseigne, sur le Baptême, sur la Confirmation, sur le Sacrifice de la Messe, sur la Penitence, sur la Confession, sur l'autorité des Pasteurs, sur celle du Pape, qui est le premier d'entr'eux par l'institution de JESUS CHRIST même, & duquel on ne peut se séparer sans quitter l'Eglise.

Voilà, continuerez-vous, tout ce qu'il faut croire, ce que les Calvinistes nous accusent d'y ajoûter n'est point la doctrine Catholique. C'est mettre un obstacle à leur réunion, que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent, & que l'Eglise desavouë; comme si ces opinions faisoient partie de nôtre foi. En même temps ne négligez jamais de montrer combien les Calvinistes ont condamné témérairement les Cérémonies les plus anciennes & les plus

plus saintes ; ajoûtez que les choses nouvellement instituées, étant conformes à l'ancien esprit, méritent un profond respect, puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'Epouse immortelle du Fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens Pasteurs une partie de leur Troupeau, sous prétexte d'une réforme ; ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes superbe ont oublié la foiblesse humaine, & combien ils ont rendu la Religion impraticable pour tous les simples, lors qu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la Doctrine Chrétienne dans les Ecritures, sans se soumettre aux interprétations de l'Eglise. Representez l'Ecriture Sainte au milieu des Fidèles, comme la règle souveraine de la Foi. Nous ne reconnoissons pas moins que les hérétiques, direz-vous, que l'Eglise doit se soumettre à l'Ecriture ; mais nous disons que le Saint Esprit aide l'Eglise pour expliquer bien l'Ecriture. Ce n'est pas l'Eglise que nous préférons à l'Ecriture ; mais l'explication de l'Ecriture faite par toute l'Eglise, à nôtre propre explication. N'est-ce pas  
le

le comble de l'orgueil & de la témérité à un particulier de craindre que l'Eglise ne se soit trompée dans sa décision, & de ne craindre pas de se tromper soi-même en décidant contre elle.

Inspirez encore aux enfans le desir de sçavoir les raisons de toutes les cérémonies & de toutes les paroles qui composent l'Office divin & l'administration des Sacremens; montrez-leur les Fonts Baptismaux; qu'ils voyent baptiser, qu'ils considerent le Jeudi Saint comment on fait les saintes huiles, & le Samedi comment on benit l'eau des Fonts. Donnez-leur le goût, non des Sermons pleins d'ornemens, vains & affectez, mais des discours sentez & édifiants, comme des bons Prônes & des Homelies, qui leur fassent entendre clairement la lettre de l'Evangile; faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau & de touchant dans la simplicité de ces instructions, & inspirez-leur l'amour de la Paroisse où le Pasteur parle avec bénédiction & avec autorité, si peu qu'il ait de talent & de vertu. Mais en même temps faites-leur aimer & respecter toutes les Communautés qui concourent au service de l'Eglise. Ne souffrez jamais qu'ils se moquent

quent de l'habit, ou de l'état des Religieux; montrez la sainteté de leur Institut, l'utilité que la Religion en tire, & le nombre prodigieux de Chrétiens qui tendent dans ces saintes retraites à une perfection qui est presque impraticable dans les engagements du siècle. Accoûtumez l'imagination des enfans à entendre parler de la mort, à voir sans se troubler un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades mêmes qui expirent, & des personnes déjà mortes, si vous pouvez le faire sans les exposer à un faiblissement de frayeur.

Il n'est rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de personnes qui ont de l'esprit & de la piété, ne pouvoir penser à la mort sans fremir; d'autres pâlisent pour s'être trouvez au nombre de treize à table, ou pour avoir eu certains songes, ou pour avoir vû renverser une salière, la crainte de tous ces présages imaginaires est un reste grossier du Paganisme. Faites en voir la vanité & le ridicule: quoi que les femmes n'ayent pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté est méprisable par tout, par tout elle a de méchans effets: il faut qu'une



qu'une femme sçache résister à de vaines allarmes, qu'elle soit ferme contre certains périls imprévûs, qu'elle ne pleure, ni ne s'effraye que pour de grands sujets, encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est Chrétien, de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche. L'ame du Christianisme, si on peut parler ainsi, est le mépris de cette vie, & l'amour de l'autre.

---

## CHAPITRE VIII.

*Instruction sur le Décalogue, sur les Sacremens, & sur la Prière.*

**C**E qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfans, c'est JESUS CHRIST Auteur & Consummateur de nôtre Foi, le centre de toute la Religion & nôtre unique esperance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'Incarnation: car cet engagement me mèneroit trop loin, & il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enseigner.

gner. Quand les principes sont pofez, il faut réformer tous les jugemens, & toutes les actions de la perfonne qu'on instruit fur le modèle de J E S U S C H R I S T même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre & à mourir, en nous montrant dans fa chair semblable à la nôtre tout ce que nous devons croire & pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentimens & les actions de l'enfant avec la vie de J E S U S C H R I S T: cette comparaison deviendroit fatigante & indiscrete; mais il faut accoutumer les enfans à regarder la vie de J E S U S C H R I S T comme nôtre exemple; & fa parole comme nôtre Loi. Choisissez parmi fes discours & parmi fes actions ce qui est le plus proportionné à l'enfant, s'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, rappelez-lui le fouvernir de J E S U S C H R I S T fur la Croix.; s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui J E S U S C H R I S T travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique; s'il veut être loué, & estimé, parlez-lui des opprobres, dont le Sauveur s'est raffasié; s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui  
con-

considerer JESUS CHRIST conversant avec les pécheurs & avec les hypocrites les plus abominables; s'il témoigne quelque ressentiment, hâtez-vous de lui représenter JESUS CHRIST mourant sur la Croix pour ceux mêmes qui le faisoient mourir; s'il se laisse emporter à une joye immodeste, peignez-lui la douceur & la modestie de JESUS CHRIST, dont toute la vie a été si grave & si sérieuse. Enfin faites qu'il se représente souvent ce que JESUS CHRIST penseroit, & ce qu'il diroit de nos conversations, de nos amusemens, & de nos occupations les plus sérieuses, s'il étoit encore visible au milieu de nous. Quel seroit, continuerez-vous, nôtre étonnement, s'il paroïssoit tout d'un coup au milieu de nous, lors que nous sommes dans le plus profond oubli de sa Loi? Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, & au monde entier quand l'heure secrete du jugement universel sera venuë? Alors il faut peindre le renversement de la machine de l'Univers; le Soleil obscurci, les Etoiles tombant de leurs places, les Elemens embrasés s'écoulans comme des fleuves de feu, les fondemens de la terre ébran-

ébranlez jusqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce Ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, & tous ces autres objets qui nous environnent, puis qu'ils sont réservés au feu. Montrez en suite les tombeaux ouverts, les morts qui rassembleront les débris de leurs corps, J E S U S C H R I S T qui descendra sur les nuës avec une haute Majesté, ce livre ouvert où seront écrites jusqu'aux plus secretes pensées des cœurs, cette sentence prononcée à la face de toutes les Nations & de tous les siècles; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes, & pour les faire régner avec J E S U S C H R I S T sur le même trône; enfin cet étang de feu & de souphre, cette nuit & cette horreur éternelle, ce grincement de dents & cette rage commune avec les démons, qui sera le partage des ames péchereffes.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le Décalogue; faites voir que c'est un abrégé de la Loi de Dieu, & qu'on trouve dans l'Évangile ce qui n'est contenu dans le Décalogue que par des conséquences éloignées. Dites ce que c'est  
que

que conseil, & empêchez les enfans que vous instruisez de se flater, comme le commun des hommes, par une distinction qu'on pousse trop loin entre les conseils & les préceptes. Montrez que les conseils sont donnez pour faciliter les préceptes, pour asseurer les hommes contre leur propre fragilité, pour les éloigner du bord du précipice, où ils seroient entraînez par leur propre poids; qu'enfin les conseils deviennent des préceptes absolus pour ceux qui ne peuvent en certaines occasions observer les préceptes sans les conseils. Par exemple les gens qui sont trop sensibles à l'amour du monde, & aux pièges des compagnies, sont obligez de suivre le conseil Evangelique, de quitter tout dans une solitude. Répétez souvent que la lettre tuë, & que c'est l'esprit qui vivifie: c'est à dire, que la simple observation du culte extérieur est inutile & nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour & de religion; rendez ce langage clair & sensible; faites voir que Dieu veut être honoré du cœur & non des lèvres, que les cérémonies servent à exprimer nôtre Religion & à l'exciter; mais que les cérémonies ne sont pas la Religion même, qu'elle est

E

tou-

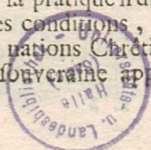
toute au dedans, puis que Dieu cherche des adorateurs en esprit & en vérité, qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, & de nous regarder comme s'il n'y avoit dans toute la nature que lui & nous; qu'il n'a pas besoin de nos paroles, de nos postures, ni même de nôtre argent, que ce qu'il veut, c'est nous-mêmes, qu'on ne doit pas seulement executer ce que la Loi ordonne; mais encore l'executer pour en tirer le fruit que la Loi a eu en vûë quand elle l'a ordonné. Qu'ainsi ce n'est rien d'entendre la Messe, si on ne l'entend afin de s'unir à JESUS CHRIST sacrifié pour nous, & de s'édifier de tout ce qui nous représente son immolation. Finissez en disant que tous ceux qui crieront, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas au Royaume du Ciel; que si on n'entre dans les vrais sentimens d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de soi-même, & d'horreur pour le monde, on fait du Christianisme un fantôme trompeur pour soi & pour les autres.

Passer aux Sacremens, je suppose que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies, à mesure qu'elles se font faites en présence de l'enfant, com-

me

me nous l'avons dit. C'est ce qui en fera mieux sentir l'esprit & la fin: par-là vous ferez entendre combien il est grand d'être Chrétien, combien il est honteux & funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes & les promesses du Baptême, pour montrer que les exemples & les maxims du monde, bien loin d'avoir quelque autorité sur nous, doivent nous rendre suspect tout ce qui nous vient d'une source si odieuse & si empoisonnée; ne craignez pas même de représenter, comme S. Paul, le démon régnant dans le monde, & agitant les cœurs des hommes par toutes les passions violentes qui leur font chercher les richesses, la gloire & les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde; c'est ce spectacle de vanité auquel un Chrétien ne doit ouvrir ni son cœur ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le Baptême dans le Christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine. Rappeler le monde malgré des promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espede d'apostasie, comme un Religieux, qui malgré ses vœux quitteroit son Cloître & son habit de

penitence pour rentrer dans le siècle. Ajoûtez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondés, les railleries impies & les violences même du monde, puis que la Confirmation nous rend soldats de JESUS CHRIST pour combattre cet ennemi. L'Evêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violens de la perfecation. Il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus souples & plus vigoureux quand ils alloient au combat; enfin il a fait sur vous le signe de la Croix, pour vous montrer que vous devez être crucifié avec JESUS CHRIST. Nous ne sommes plus, continuërez-vous, dans le temps des perfecutions où l'on faisoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'Evangile; mais le monde qui ne peut cesser d'être monde, c'est à dire, corrompu, fait toujours une perfecution indirecte à la piété; il lui tend des pièges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en moque, & il en rend la pratique si difficile dans la plûpart des conditions, qu'au milieu même des nations Chrétiennes, & où l'autorité souveraine appuye le Christianisme,





stianisme, on est en danger de rougir du nom de JESUS CHRIST & de l'imitation de sa vie.

Représentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporez à JESUS CHRIST par l'Eucharistie. Dans le Baptême il nous fait ses freres, dans l'Eucharistie il nous fait ses membres; comme il s'étoit donné par l'Incarnation à la nature humaine en général, il se donne par l'Eucharistie qui est une suite si naturelle de l'Incarnation à chaque Fidèle en particulier; tout est réel dans la suite de ses mystères. JESUS CHRIST donne sa Chair aussi réellement qu'il l'a prise; mais c'est se rendre coupable du Corps & du Sang du Seigneur, c'est boire & manger son jugement que de manger la Chair vivifiante de JESUS CHRIST sans vivre de son esprit. Celui, dit-il lui-même, qui me mange, doit vivre pour moi.

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir besoin du Sacrement de la Penitence, qui suppose qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu. Quoi que cette puissance toute celeste qui s'exerce sur la terre, & que Dieu a mise dans les mains des Prêtres pour lier & pour délier les pécheurs se-

lon leurs besoins , soit une si grande source de misericordes , il faut trembler dans la crainte d'abuser des dons de Dieu & de sa patience. Pour le Corps de JESUS CHRIST qui est la vie, la force, & la consolation des justes, il faut desirer ardamment de pouvoir s'en nourrir tous les jours ; mais pour le remède des ames malades , il faut souhaiter de parvenir à une santé si parfaite, qu'on en diminuë tous les jours le besoin. Le besoin, quoi qu'on fasse, ne sera que trop grand, mais ce seroit bien pis, si on faisoit de toute sa vie un cercle continuel & scandaleux du péché à la pénitence ; & de la pénitence au péché. Il n'est donc question de se confesser que pour se convertir & se corriger ; autrement les paroles de l'absolution, quelques puissantes qu'elles soient par l'institution de JESUS CHRIST ne seroient par nôtre indispotion que des paroles, mais des paroles funestes qui seroient nôtre condamnation devant Dieu. Une confession sans changement intérieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchez, ne fait qu'ajouter aux autres péchez celui d'un monstrueux sacrilege.

Fai-

Faites lire aux enfans que vous élevez les prières des agonifans qui font admirables ; montrez-leur ce que l'Eglise fait, & ce qu'elle dit, en donnant l'Extrême-Onction aux mourans ; quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'Onction sacrée pour ce dernier combat ; mais pour se rendre dignes des graces de la mort, il faut être fidèle à celles de la vie. Admirez les richesses de la grace de JESUS CHRIST, qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la source du mal, en sanctifiant la source de nôtre naissance qui est le Mariage. Qu'il étoit convenable de faire un Sacrement de cette union de l'homme & de la femme qui représente celle de Dieu avec la créature, & de JESUS CHRIST avec son Eglise ; que cette bénédiction étoit nécessaire pour modérer les passions brutales des hommes, pour répandre la paix & la consolation sur toutes les familles, pour transmettre la Religion comme un héritage de génération en génération ! De-là il faut conclure que le Mariage est un état très-saint, & très-pur, quoi qu'il soit moins parfait que la virginité, qu'il faut y être appelé, qu'on n'y doit cher-

cher ni les plaisirs grossiers, ni la pompe mondaine, qu'on doit seulement désirer d'y former des Saints.

Loüez la sagesse infinie du Fils de Dieu qui a établi des Pasteurs pour le représenter parmi nous, pour nous instruire en son nom, pour nous donner son corps, pour nous réconcilier avec lui après nos chûtes; pour former tous les jours de nouveaux fidèles, & même de nouveaux Pasteurs qui nous conduisent après eux, afin que l'Eglise se conserve dans tous les siècles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjouir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes; ajoûtez avec quel sentiment de Religion on doit respecter les oints du Seigneur; ils sont les hommes de Dieu, & les dispensateurs de ses mystères. Il faut donc baisser les yeux & gémir dès qu'on apperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministère. Il faudroit souhaiter de la pouvoir laver dans son propre sang; leur doctrine n'est pas la leur; qui les écoute, écoute JESUS CHRIST même; quand ils sont assés au nom de JESUS CHRIST pour expliquer les Ecritures, le Saint Esprit parle avec eux. Leur temps n'est point

point à eux ; il ne faut donc pas vouloir les faire descendre d'un si haut ministère où ils doivent se dévouer à la parole & à la prière, pour être les médiateurs entre Dieu & les hommes, & les rabaisser jusqu'à des affaires du siècle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus qui font le patrimoine des pauvres, & le prix des péchez du peuple ; mais le plus affreux desordre est de vouloir élever ses parens ou ses amis à ce redoutable ministère sans vocation, & par des vûes d'intérêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la prière fondée sur le besoin de la grace que nous avons déjà expliqué. Dieu, dira-t-on, à un enfant, veut qu'on lui demande sa grace, non parce qu'il ignore nôtre besoin, mais parce qu'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce besoin ; ainsi c'est l'humiliation de nôtre cœur, le sentiment de nôtre misère & de nôtre impuissance ; enfin la confiance en sa bonté qu'il exige de nous. Cette demande qu'il veut qu'on lui fasse, ne consiste que dans l'intention & dans le desir : car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on recite beaucoup de paroles

sans prier, & souvent on prie intérieure-  
 ment sans prononcer aucune parole.  
 Ces paroles peuvent néanmoins être  
 très-utiles : car elles excitent en nous  
 les pensées & les sentimens qu'elles  
 expriment, si on y est attentif : c'est  
 pour cette raison que JESUS CHRIST  
 nous a donné une forme de prière ;  
 quelle consolation de sçavoir par JE-  
 SUS CHRIST même comment son  
 Pere veut être prié ? Quelle force doit-  
 il y avoir dans des demandes que Dieu  
 même nous met dans la bouche ? Com-  
 ment ne nous accorderoit-il pas ce  
 qu'il a soin de nous apprendre à deman-  
 der ? Après cela montrez combien cet-  
 te prière est simple & sublime, courte  
 & pleine de tout ce que nous pouvons  
 attendre d'en haut.

Le temps de la première confession  
 des enfans est une chose qu'on ne peut  
 décider ici : il doit dépendre de l'état de  
 leur esprit, & encore plus de celui de  
 leur conscience ; il faut leur enseigner  
 ce que c'est que la Confession, dès  
 qu'ils paroissent capables de l'entendre.  
 En suite attendez la première faute un  
 peu considérable que l'enfant fera ;  
 donnez-lui en beaucoup de confusion &  
 de remords. Vous verrez qu'étant déjà  
 instruit

instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au Confesseur; il faut tâcher de faire en sorte qu'il s'excite à un vif repentir, & qu'il trouve dans le Confesseur un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, & qu'elle soit une source de grace pour toutes les autres.

La première Communion au contraire me semble devoir être faite dans le temps où l'enfant parvenu à l'usage de raison paroîtra plus docile & plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces premices de foi & d'amour de Dieu, que JESUS CHRIST se fera mieux sentir, & goûter à lui par les graces de la Communion. Elle doit être long-temps attendüe, c'est à dire, qu'on doit l'avoir fait esperer à l'enfant dès sa première enfance, comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre, en attendant les joyes du Ciel: je crois qu'il faudroit la rendre la plus solemnelle qu'on peut; qu'il paroisse à l'enfant qu'on a les yeux attachez sur lui pendant ces jours-là, qu'on l'estime heureux, qu'on prend part à sa joye, & qu'on attend de lui

une conduite au dessus de son âge pour une action si grande. Mais quoi qu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la Communion, je crois que quand il y est préparé on ne sçauroit le prévenir trop tôt d'une si précieuse grace, avant que son innocence soit exposée aux occasions dangereuses où elle commence à se flétrir.

---

### CHAPITRE IX.

#### *Remarques sur plusieurs défauts des Filles.*

**N**Ous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse & dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme & réglée. Au commencement il y a beaucoup d'affectation, & en suite beaucoup d'habitude dans ces craintes mal fondées, & dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché, le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.



Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les complimens excessifs, les flateries, les empressemens, tout cela les gêne, & les accoutume à trouver que tout ce qui est grave & sérieux est trop sec & austère. Il faut même tâcher de faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte & précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, & à dire beaucoup en peu de mots, au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles; elles prennent la facilité de parler & la vivacité d'imagination pour l'esprit, elles ne choisissent point entre leurs pensées; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, & la passion fait parler beaucoup: cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, & à sçavoir en suite à se taire.

Une autre chose contribuë beaucoup aux longs discours des femmes, c'est qu'elles sont nées artificieuses, & qu'elles usent de longs détours pour venir à leur

## 110 DE L'EDUCATION

leur but ; elles estiment la finesse ; & comment ne l'estimeroient-elles pas , puis qu'elles ne connoissent point de meilleure prudence , & que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée ? elles ont un naturel souple pour jouïr facilement toutes sortes de comédies , les larmes ne leur coûtent rien , leurs passions sont vives , & leurs connoissances bornées , de-là vient qu'elles ne négligent rien pour réüssir , & que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus réglés leur paroissent bons , elle ne raisonnent guères pour examiner s'il faut desirer une chose , mais elles sont très-industrieuses pour y parvenir.

Ajoûtez qu'elles sont timides , & pleines de fausse honte ; ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal , est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse , & de les accoûtumer à dire ingénûment leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuyent. Qu'on ne les assujettisse point à paroître goûter certaines personnes , ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Sou-

## DES FILLES. III

Souvent une mère préoccupée de son Directeur est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction, & la fille le fait par politique contre son goût. Sur tout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être Religieuse; car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parens, leur persuade qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, & leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentimens, le moyen de les en desabuser est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence, comme on voit que le moyen de les dégouter des fictions frivoles des Romains, est de leur donner le goût des Histoires utiles & agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée, & tout de même si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse qui est la finesse.

Montrez - leur par des exemples comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur:

La

La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux & des personages broüillons. La droiture de conduite & la réputation universelle de probité attirent plus de confiance & d'estime, & par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voyes détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-t-elle pas propre aux plus grandes choses?

Mais ajoûtez combien ce que la finesse cherche est bas & méprisable, c'est ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le desire ouvertement & on le cherche par des voyes droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux & de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer, au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses.

Les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvenient qu'ils fuyent. Tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur duppe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie, on les devine toujours par quelque endroit; souvent même ils sont duppes de ceux qu'ils veulent tromper, car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, & ils se croient estimez quoi qu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons, & qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect? Dites peu à peu ces choses selon les occasions, les besoins & la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas, & d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être, ou que voulant des choses permises; on prend pour y arriver des moyens indignes, faute d'en sçavoir choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfans l'impertinence de certaines finesse qu'ils voyent pratiquer: le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font, & enfin faites-leur honte à eux-mêmes

mêmes quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse, & déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement; ne craignez pas même de compâtrir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux & le plus pressé à guérir; celui-là si on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

Desabusez-les des mauvaises subtilitez, par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe, sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé, il y a encore plus de bassesse & de supercherie dans ces raffinemens que dans les finesse communes. Les autres gens pratiquent pour ainsi dire de bonne foi la finesse; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la vérité même, que c'est se jouier de Dieu que de se jouier de la vérité dans ses paroles, qu'on les doit rendre précises & exactes, & parler peu pour ne rien dire que de juste afin de respecter la vérité.

Gardez-

Gardez - vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfans lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis & de vous en divertir, reprenez - les sévèrement & faites en sorte que tous leurs artifices réussissent mal afin que l'expérience les en dégoutte. En les loüant sur de telles fautes, on leur persuade que c'est être habile que d'être fin.

---

## CHAPITRE X.

### *La vanité de la beauté & des ajustemens.*

**M**Ais ne craignez rien tant que la vanité dans les filles, elles naissent avec un desir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité & à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agrémens de l'esprit & du corps, de là vient leur conversation douce & insinuante; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté & à toutes les graces extérieures, & qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens; une coëffe,

coëffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans nôtre Nation qu'en toute autre; l'humour changeante qui régné parmi nous cause une variété continuelle de modes; ainsi on ajoûte à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions, & dérèglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits & pour les meubles, il n'y en a plus d'effectives pour les conditions: car pour la table des particuliers, c'est ce que l'autorité publique peut moins régler; chacun choisit selon son argent, ou plutôt sans argent selon son ambition & sa vanité.

Ce faste ruine les familles, & la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté le faste excite dans les personnes d'une basse naissance la passion d'une prompté fortune, ce qui ne se peut faire sans péché, comme le S. Esprit nous l'assûre. D'un autre côté les gens de qualité se trouvant sans ressource font des lâchetés & des bassesses horribles



ribles pour soutenir leur dépense ; par là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité & le bon naturel, même entre les plus proches parens.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes, elles ont fait passer pour gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité, & la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles, combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite & d'une vraie capacité est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède que ceux qui en sont éblouis : elle trouble, elle enivre l'ame, on est plus sottement idolatre de soi-même que les amans les plus passionnez ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme & une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle si elle n'est soutenüe par le mérite & par la vertu ? Elle ne peut espérer d'épouse  
qu'u

qu'un jeune foû avec qui elle fera malheureuse, à moins que sa sagesse & sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé & sensibles aux qualitez solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bien-tôt ridicules; elles arrivent sans s'en appercevoir à un certain âge où leur beauté se flétrit, & elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoi que le monde bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps comme font les peuples barbares & sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement, les veritables graces ne dépendent point d'une parure vaine & affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion, & la bien-séance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps. Mais après tout, ces étoffes qui nous couvrent & qu'on peut rendre commodes & agréables ne peuvent jamais être des ornemens qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paroît dans

dans les statues, & dans les autres figures qui nous restent des femmes Grèques & Romaines, elles y verroient, combien des cheveux noüez négligemment par derrière & des draperies pleines & flotantes à longs plis sont agréables, & majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les Peintres & les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bien-tôt un grand mépris pour leurs frisures si éloignées du naturel & pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sçai bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique: il y auroit de l'extravagance à le vouloir, mais elles pourroient sans aucune singularité prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse & d'ailleurs si convenable aux mœurs Chrétiennes. Ainsi se conformant dans l'extérieur à l'usage present, elles sçauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage. Elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse, & elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent &

de

de bonne heure la vanité & la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue par exemple de se grossir la tête de je ne sçai combien de coëffes entassées, les véritables graces suivent la nature & ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même, elle vise toujours au parfait & jamais elle ne le trouve : du moins elle ne veut jamais s'y arrêter, elle seroit raisonnable si elle ne changeoit que pour ne changer plus après avoir trouvé la perfection pour la commodité & pour la bonne grace, mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance & le dérèglement que la véritable politesse & le bon goût ? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider. Il n'y a qu'elles qu'on en veuille croire. Ainsi les esprits les plus légers & les moins instruits entraînent les autres ; elles ne choisissent & ne quittent rien par règle, il suffit qu'une chose bien inventée ait été longtemps à la mode, afin qu'elle ne doive plus y être, & qu'une autre quoi que ridicule, a titre de nouveauté, prenne sa place & soit admirée. Après avoir  
posé

posé ce fondement, montrez les règles de la modestie Chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères que l'homme naît dans la corruption du péché: Son corps travaillé d'une maladie contagieuse est une source inépuisable de tentation à son ame, JESUS CHRIST nous apprend à mettre toute nôtre vertu dans la crainte & dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hazarder vôtre ame & celle de vôtre prochain pour une folle vanité. Ayez donc horreur des nuditez de gorge & de toutes les autres immodesties: quand même on commettrait ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un desir effrené de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu & devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse & si contagieuse pour autrui. Cet aveugle desir de plaire, convient-il à une ame chrétienne qui doit regarder comme une idolatrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur & du mépris des créatures? Mais quand on cherche à plaire que prétend-t-on, n'est-ce pas exciter les passions des hommes? Les tient-on dans ses mains pour les ar-

F

rêter,

réter, si elles vont trop loin. Ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites, & ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées? Vous préparez un poison subtil & mortel, vous le versez sur tous les spectateurs, & vous vous croyez innocente. Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendu recommandables & de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais sur tout ne permettez rien dans l'extérieur des filles qui excède leur condition. Réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, & combien on se fait mépriser des gens sages en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnez à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins avec un air de doute & de déférence, elle ne doit pas même parler des choses qui sont au dessus de la portée commune des filles, quoi qu'elle en soit instruite:  
qu'elle

qu'elle ait tant qu'elle voudra de la mémoire ; de la vivacité , des tours plaisans , de la facilité à parler avec grace , toutes ces qualitez lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées , & fort méprisables ; mais qu'elle ait une conduite exacte & suivie : un esprit égal & réglé qu'elle sçache se taire & conduire quelque chose : cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse & l'affectation d'ennui , il faut la réprimer en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens & la vertu , l'un & l'autre font regarder le dégoût & l'ennui , non comme une délicatesse loüable , mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers , & dans des occupations qui ne sont pas délicieuses , la raison qui est la seule bonne délicatesse consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse , mais qui sçait s'élever au dessus d'elle dans le besoin pour aller à des choses plus solides , est infiniment supérieur aux esprits délicats & surmontez par leur dégoût.

## C H A P I T R E X I.

*Instruction des femmes sur leurs  
de vs.*

VENONS maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite, quels sont ses emplois? elle est chargée de l'éducation de ses enfans, des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent Religieuses, de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec œconomie & honorablement, d'ordinaire même de faire les fermes, & de recevoir les revenus.

La science des femmes comme celles des hommes doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions, la différence de leurs emplois doit faire celles de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire, mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité: elle se trompe: c'est qu'elle ne

con-



connoît pas l'importance & l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connoître le naturel & le génie de chacun de ses enfans, pour trouver la manière de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent, à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, & à guérir leurs erreurs? Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir & conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié & la confiance; mais n'a-t-elle pas besoin d'observer, & de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux? Sans doute une mere de famille doit donc être pleinement instruite de la Religion, & avoir un esprit mûr, ferme, appliqué & expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puis qu'ils tombent naturellement sur elles, pendant la vie même de leurs maris occupez au dehors; ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves; enfin Saint Paul attache tellement en général leur salut à l'éducation de leurs enfans, qu'il assure

que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent sçavoir pour l'éducation de leurs enfans, parce que ce mémoire leur fera assez sentir l'étendue des connoissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'œconomie, la plûpart des femmes la négligent comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des païsans ou a des fermiers, tout au plus à un Maître d'Hôtel, ou à quelque femme de charge; sur tout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance & l'oïsveté, sont indolentes, & dédaigneuses pour tout ce détail. Elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre & celle des sauvages de Canada; si vous leur parlez de vente de bled, de cultures de terres, des différentes natures de revenus, de la levée des rentes & des autres droits Seigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes, ou d'établir des Receveurs, elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'œconomie. Les anciens Grecs & Romains

si habiles & si polis s'en instruisoient avec un grand soin, les plus grands esprits d'entr'eux en ont fait sur leurs propres expériences des livres que nous avons encore, & où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sçait que leurs conquérans ne dédaignoient pas de labourer, & de retourner à la charuë en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs qu'on ne pourroit le croire, si peu qu'il y eut dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son pais, que pour le cultiver paisiblement; à quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix? Après tout la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses, qui sont les fondemens de la vie humaine; toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force & le bonheur d'un Etat consiste non à avoir beaucoup de Provinces mal cultivées; mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un génie bien plus élevé, & plus étendu, pour s'instrui-

re de tous les arts qui ont rapport à l'œconomie, & pour être en état de bien policer toute une famille, qui est une petite République, que pour jouer, discourir sur des modes, & s'exercer à de petites gentilleses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable, que celui qui ne va qu'à bien parler; on voit de tous côtez des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, & qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé. Les femmes courent risque d'être extrêmes en tout; il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchez de tout ce qu'on achete, & à sçavoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage; mais craignez aussi que l'œconomie n'aille en elles jusqu'à l'avarice; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette passion; dites-leur en suite prenez garde que l'avarice gagne peu, & qu'elle se deshonne beaucoup, un esprit raisonnable ne doit chercher, dans

dans une vie frugale & laborieuse, qu'à éviter la honte & l'injustice attachées à une conduite prodigue & ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienfaisance, ou l'amitié, ou la charité inspirent. Souvent c'est faire un grand gain que de sçavoir perdre à propos; c'est le bon ordre, & non certaines épargnes fardées qui font les grands profits; ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se sçavent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un Intendant sur le gros de toutes leurs affaires; faites pour la propreté comme pour l'œconomie? accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé, qu'elles remarquent le moindre desordre dans une maison, faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'œconomie & à la propreté que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle ne paroît presque rien, cependant elle iroit loin si elle étoit exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose, vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni em-

baras quand on en a besoin ; vous mettez d'abord la main dessus , & quand vous vous en êtes servi , vous la remettez sur le champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté , c'est ce qui frappe le plus les yeux que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs la place qu'on donne à chaque chose , étant celle qui lui convient davantage , non seulement pour la bonne grace & le plaisir des yeux ; mais encore pour sa conservation , elle s'y use moins qu'ailleurs , elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident ; elle y est même entretenüe proprement : car par exemple , un vase ne sera ni poudreux , ni en danger de se briser , lors qu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude qui fait ranger , fait aussi nettoyer ; joignez à ces avantages celui d'ôter par cette habitude aux domestiques celle de paresse & de confusion. De plus c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt & facile , & de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardemens , qui viennent des choses dérangées.

gées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse & de la propreté. La propreté quand elle est modérée est une vertu ; mais quand on y suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit ; le bon goût rejette la délicatesse excessive. Il traite les petites choses de petites, & n'en est point blessé ; moquez-vous donc devant les enfans des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées : & qui leur font faire insensiblement des dépenses si inutiles. Accoutumez-les à une propreté simple & facile à pratiquer, montrez-leur la meilleure manière de faire les choses : mais montrez-leur encore davantage à s'en passer ; dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit, & de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations, que pour tout le reste : la plupart des gens

leur font fades & ennuyeux. Le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre. Elles sont toujours moqueuses & dégoûtées; il faut leur faire entendre de bonne heure, qu'il n'est rien de si peu judicieux que de juger superficiellement d'une personne par ses manières; au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentimens & de ses qualitez utiles; faites voir par diverses expériences combien un Provincial d'un air grossier, ou si vous voulez ridicule, avec ses complimens importuns; s'il a le cœur bon & l'esprit réglé, est plus estimable, qu'un courtisan, qui sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations & de bassesses. Ajoûtez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui & au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon: quoi qu'on en doive choisir de meilleures quand on est libre de choisir; on a de quoi se consoler quand on y est réduit, puis qu'on peut les faire parler de ce qu'ils sçavent, & que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des  
gens



gens les moins éclairez. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

---

## CHAPITRE XII.

### *Suite des devoirs des femmes.*

**I**L y a la science de se faire servir qui n'est pas petite, il faut choisir des domestiques qui ayent de l'honneur & de la religion. Il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer; le temps & la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, & la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal à propos un officier, par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possible, ou si vous ne sçavez pas à peu près le prix & la quantité du sucre, & des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire, ainsi vous êtes en danger d'être la duppe ou le fleau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connoissance de leurs métiers.

Il faut encore sçavoir connoître leurs humeurs, ménager leurs esprits, &

pc

policer chrétiennement toute cette petite République, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il y faut sans doute de l'autorité: car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne; mais comme ce sont des Chrétiens, qui sont vos freres en JESUS CHRIST, & que vous devez respecter comme ses membres, vous êtes obligez de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité; n'entrez pas en conversation avec eux; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection, & sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurez de trouver en vous du conseil & de la compassion, ne les reprenez point aigrement de leurs défauts, n'en paroissez ni surpris ni rebuté, tant que vous esperez qu'ils ne seront pas incorrigibles; faites-leur entendre doucement raison, & souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang froid, que c'est sans chagrin & sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre service que pour leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes

nes

nes personnes de qualité à cette conduite douce & charitable: car l'impatience & l'ardeur de la jeunesse jointe à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur fait regarder les domestiques à peu près comme des chevaux; on se croit d'une autre nature que les valets, on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi & à l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nez pour flater la paresse & l'orgueil des autres, que le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut, que les maîtres qui sont mieux élevez que leurs valets étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en ayent point, eux qui ont manqué d'instructions & de bons exemples; qu'enfin si les valets se gâtent en servant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire être bien servi, gâte encore plus les maîtres: car cette facilité de se satisfaire en tout, ne fait qu'amolir l'ame,

me,

me, que la rendre ardente & passionnée pour les moindres commoditez, enfin que la livrer à ses desirs.

Pour ce gouvernement domestique rien n'est meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure, donnez leur quelque chose à régler à condition de vous en rendre compte. Cette confiance les charmera: car la jeunesse ressent un plaisir incroyable, lors qu'on commence à se fier à elle, & à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. On en voit un bel exemple dans la Reine Marguerite, cette Princesse raconte dans ses Mémoires que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie, fut de voir que la Reine sa mere commença à lui parler lors qu'elle étoit encore très-jeune, comme à une personne mûre: elle se sentit transportée de joye d'entrer dans la confiance de la Reine & de son frere le Duc d'Anjou pour le secret de l'État, elle qui n'avoit connu jusques-là que des jeux d'enfans; laissez même faire quelque faute à une fille dans de tels essais, & sacrifiez quelque chose à son instruction; faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire pour éviter les inconveniens où elle est

est

est tombée ; racontez-lui vos expériences passées , & ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes que vous avez faites dans vôtre jeunesse : par là vous lui inspirerez la confiance sans laquelle l'éducation se tourne en formalitez gênantes.

Apprenez à une fille à lire & à écrire correctement. Il est honteux , mais ordinaire de voir des femmes qui ont de l'esprit & de la politesse , ne sçavoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent ; ou elles hésitent , ou elles chantent en lisant , au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple & naturel , mais ferme & uni ; elles manquent encore plus grossièrement pour l'ortographe , ou pour la manière de former ou de lier les lettres en écrivant : au moins accoûtumez - les à faire leurs lignes droites , à rendre leur caractère net & lisible. Il faudroit aussi qu'une fille sçût la grammaire pour sa langue naturelle ; il n'est pas question de la lui apprendre par règle comme les écoliers apprennent le latin en classe ; accoûtumez - les seulement sans affectation à ne prendre point un temps pour un autre , à se servir des termes

mes

mes propres , à expliquer nettement leurs pensées avec ordre , & d'une manière courte & précise ; vous les mettez en état d'apprendre un jour à leurs enfans à bien parler sans aucune étude. On sçait que dans l'ancienne Rome la mere des Gracches contribua beaucoup par une bonne éducation à former l'éloquence de ses enfans qui devinrent de si grands hommes.

Elles devroient aussi sçavoir les quatre règles de l'arithmétique , vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse , pour beaucoup de gens , mais l'habitude prise dès l'enfance jointe à la facilité de faire promptement par le secours des règles toutes sortes de comptes les plus embrouillez , diminuëra fort ce dégoût. On sçait assez que l'exactitude de compter souvent fait le bon ordre dans les maisons.

Il seroit bon aussi qu'elles sçussent quelque chose des principales règles de la justice , par exemple la différence qu'il y a entre un Testament & une donation , ce que c'est qu'un contract , une substitution , un partage de cohéritiers , les principales règles du droit ou des coûtumes du pais où l'on est , pour rendre

rendre ces actes valides ; ce que c'est que propre, ce que c'est que Communauté, ce que c'est que biens meubles & immeubles, si elles se marient toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

Mais en même temps montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultez du Droit, combien le Droit lui-même par la foiblesse de l'esprit des hommes est plein d'obscuritez & de régles douteuses, combien la Jurisprudence varie, combien tout ce qui dépend des Juges, quelque clair qu'il paroisse, devient incertain, combien les longueurs des meilleures affaires mêmes sont ruineuses & insupportables. Montrez-leur l'agitation du Palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux & les subtilitez de la procédure, les frais immenses qu'elle attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des Avocats, des Procureurs, & des Greffiers pour s'enrichir bien-tôt en appauvrissant les parties; ajoutez les moyens qui rendent mauvaise par la forme une affaire bonne dans le fond, les oppositions des maximes de Tribunal à Tribunal, si vous êtes renvoyé à la grand' Chambre,  
vôtre

vôtre procès est gagné , si vous allez aux Enquêtes , il est perdu : n'oubliez pas les conflits de Jurisdiction , & le danger où l'on est de plaider au Conseil plusieurs années pour sçavoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la difference qu'on trouve souvent entre les Avocats & les Juges sur la même affaire ; dans la consultation vous avez gain de cause , & vôtre Arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires , & de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix , lorsqu'elles sont veuves ou maîtresses de leur bien dans un autre état ; elles doivent écouter leurs gens d'affaires , mais non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre , qu'elles consultent des gens d'un esprit plus étendu & plus attentif aux avantages d'un accommodement , & qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconveniens , & de les sçavoir éviter.

Les filles qui ont une naissance & un bien considérable , ont besoin d'être

in-



instruites des devoirs des Seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanes les faussetez si ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles, & des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains païs pour y diminuer la misère, mais sur tout comment on peut procurer au peuple une instruction solide, & une police chrétienne; tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des Seigneurs, n'oubliez pas leurs droits, dites ce que c'est que fiefs, Seigneur dominant, vassal, hommage, rente, dixmes infeodées, droit de champart, lots & ventes, indemnité, amortissement & reconnoissances, papiers terriers & autres choses semblables. Ces connoissances sont nécessaires puis que le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles selon leur loisir & la portée de leurs esprits,

prits, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions. C'est même le moyen de les dégôûter des Comédies & des Romans; donnez-leur donc les Histoires Gréques & Romaines, elles y verront des prodiges de courage & de desintéressement; ne leur laissez pas ignorer l'Histoire de France qui a aussi ses beautés; mêlez celles des païs voisins, & les relations des païs éloignez judicieusement écrites: tout cela sert à agrandir l'esprit, & à élever l'ame à de grands sentimens, pourvû qu'on évite la vanité & l'affectation. On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever, apprenne l'Italien & l'Espagnol; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque Princesse Espagnole ou Italienne, comme nos Reines d'Autriche & de Médicis. D'ailleurs ces deux langues ne servent guères qu'à lire des livres dangereux & capables d'augmenter les défauts des femmes; il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude; celle du latin seroit bien plus raisonnable: car c'est la langue de l'Eglise; il y a un fruit &

une

une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'Office divin où l'on assiste si souvent ; ceux-mêmes qui cherchent les beautés du discours en trouveront de bien plus parfaites , & plus solides dans le Latin que dans l'Italien & dans l'Espagnol où régné un jeu d'esprit & une vivacité d'imagination sans règle ; mais je ne voudrois faire apprendre le Latin qu'aux filles d'un jugement ferme & d'une conduite modeste , qui sçauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut , qui renonceroient à la vaine curiosité , qui cacheroient ce qu'elles auroient appris , & qui n'y chercheroient que leur édification.

Je leur permettrois aussi , mais avec un grand choix , la lecture des ouvrages d'éloquence & de poésie, si je voyois qu'elles en eussent le goût , & que leur jugement fut assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses ; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives , & je voudrois en tout cela une exacte sobriété : tout ce qui peut faire sentir l'amour , plus il est adouci & enveloppé , plus il me paroît dangereux.

La musique & la peinture ont besoin  
des

des mêmes précautions, tous ces Arts sont du même génie & du même goût, pour la musique on sçait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une République bien policée que d'y laisser introduire une mélodie effeminée : elle énerve les hommes, elle rend les ames molles & voluptueuses : les tons languissans & passionnez ne font tant de plaisir qu'à cause que l'ame s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y ennuyer elle-même. C'est pourquoi à Sparte les Magistrats brisoient tous les instrumens dont l'harmonie étoit trop délicieuse, & c'étoit-là une de leurs plus importantes polices : c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entroient dans la musique des Asiaticques : à plus forte raison les Chrêtiens qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissemens empoisonnez.

La poësie & la musique, si on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être employées très-utilement à exciter dans l'ame des sentimens vifs & sublimes pour la vertu ; combien avons-nous d'ouvrages poëti-

poétiques de l'Écriture que les Hébreux chantoient, selon les apparences. Les Cantiques ont été les premiers monumens qui ont conservé plus distinctement avant l'Écriture la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vû combien la musique a été puissante parmi des peuples Payens, pour élever l'ame au dessus des sentimens vulgaires. L'Eglise a crû ne pouvoir consoler mieux les enfans que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces Arts que l'esprit de Dieu même a consacré. Une musique & une poésie Chrétienne seroient le plus grand de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes ; mais dans les faux préjugez où est nôtre Nation le goût de ces Arts n'est guères sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Si elle a de la voix & du génie pour les beautés de la musique ; n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer. La défense irriteroit la passion. Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent que d'entreprendre de l'arrêter.

G

La

La peinture se tourne chez nous plus aisément au bien ; d'ailleurs elle a un privilege pour les femmes ; sans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sçai quelles pourroient se réduire à des travaux simples qui ne demanderoient aucun art , mais dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir , d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition , je souhaiterois qu'elles fissent des ouvrages où l'art & l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté , si la connoissance des régles du dessein ne les conduit : de là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes , dans les dantelles , & dans les broderies est d'un mauvais goût : tout y est confus , sans dessein , sans proportion. Ces choses passent pour belles , parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font , & d'argent à ceux qui les achettent , leur éclat ébloüit ceux qui les voyent de loin , ou qui ne s'y connoissent pas : les femmes ont fait là-dessus des régles à leur mode , qui voudroit contester passeroit pour visionnaire ; elles pourroient néanmoins se détromper

per

per en consultant la peinture, & par là se mettre en état de faire avec une médiocre dépense & un grand plaisir des ouvrages d'une noble variété & d'une beauté qui seroit au dessus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre & mépriser l'oïveté. Qu'elles pensent que tous les premiers Chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, travailloient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail, une occupation sérieuse, suivie & utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme, & en lui à toute sa posterité, celle dont l'homme nouveau qui est JESUS CHRIST, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière.

On doit considérer pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, & la profession qu'elle embrassera selon les apparences; prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au dessus de son bien & de sa condition. Il n'y a guères de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré; ce qui auroit rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant,

goûtant , dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la Campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle y doit avoir, & ne lui laissez point goûter les amusemens de la Ville; montrez-lui les avantages d'une vie simple & active: si elle est d'une condition médiocre de la Ville, ne lui faites point voir des gens de la Cour; ce commerce ne serviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule & disproportionné; renfermez-la dans les bornes de sa condition, & donnez-lui pour modèles les personnes qui y réussissent le mieux; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie; apprenez-lui l'œconomie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes & pour les maisons qui sont les revenus de la Ville, ce qui regarde l'éducation des enfans, & enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer, quand elle sera mariée. Si au contraire elle se détermine à se faire Religieuse sans y être poussée par ses parens; tournez dès ce moment toute son éducation vers l'état où elle aspire; faites-lui faire

des



des épreuves sérieuses des forces de son esprit & de son corps, sans attendre le Noviciat, qui est une espece d'engagement par rapport à l'honneur du monde; accoûtumez-la au silence, exercez-la à obéir sur des choses contraires à son humeur & à ses habitudes; essayez peu à peu de voir de quoi elle est capable pour la règle qu'elle veut prendre; tâchez de l'accôûtumer à une vie grossière, sobre & laborieuse; montrez-lui en détail combien on est libre & heureux de sçavoir se passer des choses que la vanité & la molesse, ou même la bien seance du siècle rendent nécessaires hors du Cloître; en un mot, en lui faisant pratiquer la pauvreté, faites-lui en sentir le bon-heur que JESUS CHRIST nous a révélé. Enfin n'oubliez rien pour ne laisser dans son cœur le goût d'aucune vanité du monde, quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuses, découvrez-lui les épines cachées sous les faux plaisirs que le monde donne; montrez-lui des gens qui y sont malheureux au milieu des plaisirs.

## CHAPITRE XIII.

*Des Gouvernantes.*

**J**E prévois que ce plan d'éducation pourra passer dans l'esprit de beaucoup de gens pour un projet chimérique. Il faudroit, dira-t-on, un discernement, une patience, & un talent extraordinaire pour l'exécuter. Où sont les Gouvernantes capables de l'entendre ? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre ? Mais je prie de considérer attentivement que quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfans, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites. On ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche ; il est vrai que chacun ne pourra pas aller dans la pratique aussi loin que nos pensées vont, lors que rien ne les arrête sur le papier. Mais enfin lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue, & de s'être efforcé d'y atteindre : c'est le meilleur moyen

moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne suppose point un naturel accompli dans les enfans, & un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour composer une éducation parfaite. Au contraire je tâche de donner des remédes pour les naturels mauvais ou gâtez; je suppose les mécomptes ordinaires dans les éducations, & j'ai recours aux moyens les plus simples pour redresser en tout ou en partie ce qui en a besoin. Il est vrai qu'on ne trouvera point dans ce petit Ouvrage de quoi faire réüssir une éducation négligée & mal-conduite; mais faut-il s'en étonner? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter, que de trouver des régles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation. J'avouë qu'on peut faire, & qu'on fait tous les jours pour les enfans beaucoup moins que ce que je propose; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces négligences. Le chemin que je représente, quelque long qu'il paroisse, est le plus court, puis qu'il mène droit où l'on veut aller; l'autre chemin qui est celui de la crainte, & d'une culture superficielle des esprits, quelque court

qu'il paroisse, est trop long; car on n'arrive presque jamais par là au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, & d'inspirer l'amour sincère de la vertu. La plupart des enfans, qu'on a conduits par ce chemin, sont encore à recommencer quand leur éducation semble finie, & après qu'ils ont passé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience & leurs propres réflexions, leur fasse trouver toutes les maximes que cette éducation gênée & superficielle n'avoit point icû leur inspirer. On doit encore observer que ces premières peines que je demande qu'on prenne pour les enfans, & que les gens sans expérience regardent comme accablantes & impraticables, épargnent des desagrémens bien plus fâcheux, & applanissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins exacte & plus rude. Enfin considérez que pour exécuter ce projet d'éducation; il s'agit moins de faire des choses qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes grossières, que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'est que

question que de ne presser point les enfans, d'être assidu auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre nettement & de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour le mieux connoître, & de les redresser avec patience; lors qu'ils se trompent ou font quelque faute. Il n'est pas juste de vouloir qu'une bonne éducation puisse être conduite par une mauvaise Gouvernante; c'est sans doute assez que de donner des règles pour la faire réussir par les soins d'un sujet médiocre; ce n'est pas demander trop de ce sujet médiocre que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit, une humeur traitable & une véritable crainte de Dieu; cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de subtil & d'abstrait; quand même elle ne l'entendrait pas tout, elle concevra le gros, & cela suffit; faites qu'elle le lise plusieurs fois, prenez la peine de le lire avec elle, donnez - lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, & dont elle ne se sent pas persuadée; en suite mettez - la dans la pratique, & à mesure que vous verrez qu'elle perd de vûe, en parlant à l'enfant, les règles  
de

de cet écrit qu'elle étoit convenüe de suivre, faites-le lui remarquer doucement en secret. Cette application vous fera d'abord penible ; mais si vous êtes le pere ou la mere de l'enfant, c'est vôtre devoir effenciel ; d'ailleurs vous n'aurez pas long-temps de grandes difficultez là-dessus : car cette Gouvernante, si elle est sensée & de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique & par vos avis, que par de longs raisonnemens ; bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit Ouvrage les principaux discours qu'il faut faire aux enfans sur les plus importantes maximes, tous faits, en sorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre ; ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très-utilement du Catéchisme Historique, dont nous avons déjà parlé ; faites que la Gouvernante que vous formez le lise plusieurs fois, & sur tout tâchez

tâchez de lui en faire bien concevoir la Préface, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enseigner. Il faut pourtant avoier que ces sujets d'un talent médiocre auxquels je me borne, sont rares à trouver. Mais enfin il faut un instrument propre à l'éducation; car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, & elles se font toujours mal par les esprits mal-faits. Choisissez donc ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les Communautés bien réglées, quelque fille que vous croirez capable d'être formée, songez de bonne heure à la former pour cet emploi, & tenez-la quelque temps auprès de vous pour l'éprouver avant que de lui confier une chose si précieuse. Cinq ou six Gouvernantes formées de cette manière seroient capables d'en former bien-tôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut-être du mécompte en plusieurs de ces sujets; mais enfin sur ce grand nombre on trouveroit toujours de quoi se dédommager, & on ne seroit pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les Communautés Religieuses & séculières qui s'appliquent selon leur Institut à élever des filles,

pour-

pourroient aussi entrer dans ces vûës pour former leurs maîtresses de Pensionnaires & leurs Maîtresses d'Ecole.

Mais quoi que la difficulté de trouver des Gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore: c'est celle de l'irrégularité des parens: tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites & des exemples édifiants. C'est ce qu'on ne peut esperer que d'un très-petit nombre de familles. On ne voit dans la plûpart des maisons que confusion, que changement, qu'un amas de domestiques, qui sont autant d'esprits de travers, que division entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfans! Souvent une mere qui passe sa vie au jeu, à la Comédie, & dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une Gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vûë d'une telle mere? Souvent encore on voit des parens, qui, comme dit S. Augustin mènent eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics & à d'autres divertisse-



vertiffemens qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieufe & occupée dans laquelle ces parens mêmes les veulent engager. Ainfi ils mêlent le poifon avec l'aliment falutaire. Ils ne parlent que de fageffe; mais ils accoutument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens des représentations paffionnées & de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des paffions & leur font trouver fades les plaiſirs innocens: Après cela ils veulent encore que l'éducation réuſſiſſe, & ils la regardent comme triſte & auſtère, ſi elle ne ſouffre ce mélange du bien & du mal. N'eſt-ce pas vouloir ſe faire honneur du deſir d'une bonne éducation de ſes enfans, ſans en vouloir prendre la peine, ni s'affujettir aux règles les plus néceſſaires.

Finiffons par le portrait que le Sage fait d'une femme forte; ſon prix, dit-il, eſt comme celui de ce qui vient de loin, & des extrémitez de la terre: le cœur de ſon époux ſe confie à elle, elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ſes victoires, tous les jours de ſa vie elle lui fait du bien, & jamais de mal: elle cherche la laine & le

le lin, elle travaille avec des mains pleines de sagesse, chargée comme un vaisseau marchand, elle porte de loin ses provisions, la nuit elle se leve & distribuë la nourriture à ses domestiques, elle considère un champ, & l'achete de son travail, fruit de ses mains, elle plante une vigne, elle ceint ses reins de force, elle endure son bras, elle a goûté, & vû combien son commerce est utile, sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit, sa main s'attache aux travaux rudes, & ses doigts prennent le fuseau, elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre, elle ne craint ni froid ni neige, tous ces domestiques ont de doubles habits, elle a tissu une robe pour elle, le fin lin & la pourpre sont ses vêtemens, son époux est illustre aux portes, c'est à dire, dans les conseils où il est assis avec les hommes les plus vénérables, elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéens, la force & la beauté sont ses vêtemens, & elle rira dans son dernier jour: elle ouvre sa bouche à la sagesse, & une loi de douceur est sur sa langue, elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, &

elle

elle ne mange jamais son pain sans occupation, ses enfans se font élevez, & l'ont dit heureuse, son mari s'éleve de même, & il la louë; plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées, les graces sont trompeuses, la beauté est vaine, la femme qui craint Dieu, c'est-elle qui sera louée, donnez-lui du fruit de ses mains, & qu'aux portes dans les conseils publics elle soit louée par ses propres œuvres.

Quoi que la difference extrême des mœurs, la briéveté & la hardiessé des figures rendent d'abord ce langage obscur, on y trouve un stile si vis & si plein qu'on en est bien-tôt charmé, si on l'examine de prés; mais ce que je souhaite davantage qu'on y remarque, c'est l'autorité de Salomon le plus sage de tous les hommes, c'est celle du Saint Esprit même, dont les paroles sont si magnifiques pour faire admirer dans une femme riche & noble la simplicité des mœurs, l'œconomie, & le travail.

F F N.

T A

# T A B L E

D E S.

## C H A P I T R E S.

- |       |  |        |
|-------|--|--------|
| I.    | <b>D</b> E l'importance de l'éducation des Filles.   | Page 1 |
| II.   | Inconvéniens des éducations ordinaires.  | 6      |
| III.  | Quels sont les premiers fondemens de l'éducation.  | 11     |
| IV.   | Imitation à craindre.  | 21     |
| V.    | Instructions indirectes, il ne faut pas presser les enfans.                                  | 24     |
| VI.   | De l'usage des histoires pour les enfans.  | 55     |
| VII.  | Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la Religion. | 67     |
| VIII. | Instruction sur le Décalogue, sur les Sacremens, & sur la Prière.                            | 93     |
| IX.   | Remarques sur plusieurs défauts des Filles.  | 108    |
| X.    | La vanité de la beauté & des ajustemens.   | 115    |
| XI.   | Instruction à femmes sur leurs devoirs.  | 124    |
| XII.  | Suite des devoirs des femmes.  | 133    |
| XIII. | Des Gouvernantes.  | 150    |

Fin de la Table,

S 37  $\frac{3}{i, 20}$

AB: 37  $\frac{3}{i, 20}$

X22800246

Ga. 2542



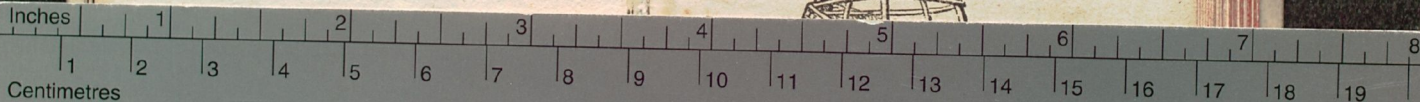






EDUCATION  
DES  
FILLES.

Par M. l'ABBE' DE FENELON.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

*de Schaub*

